

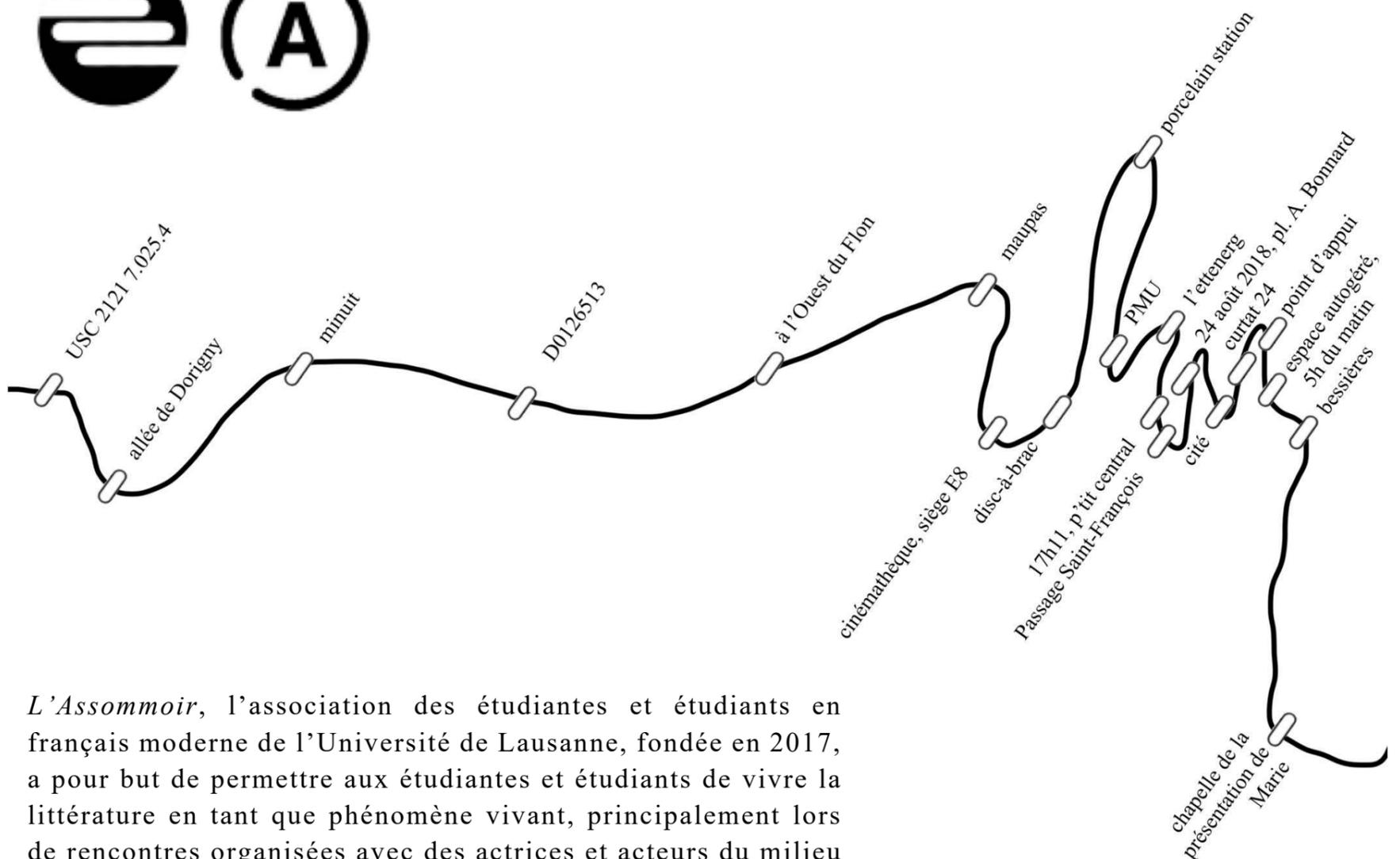
le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro triple sous forme de carte blanche thématique contient des textes de jeunes autrices et auteurs de *L'Assommoir*, l'association des étudiantes et étudiants en français moderne de l'Université de Lausanne. Un exemplaire coûte 15.- CHF.

ARRÊTS BIEN PLACÉS

Le fil rouge est une ligne noire ; celle du métro.

Un métro imaginaire, s'arrêtant dans les souvenirs, rêves ou projections des membres de l'Assommoir. À chaque halte, c'est une nouvelle voix qui entre en scène.



L'Assommoir, l'association des étudiantes et étudiants en français moderne de l'Université de Lausanne, fondée en 2017, a pour but de permettre aux étudiantes et étudiants de vivre la littérature en tant que phénomène vivant, principalement lors de rencontres organisées avec des actrices et acteurs du milieu littéraire et culturel romand. *L'Assommoir* est composé de 38 membres dont la majorité a moins de 25 ans.

Chauderon
Pont Marc Dufour

Saint-François

Cécil Ours

Béthusy
Langue
doc

Louis-Vulliemin
Place du
Nord

Lausanne-Flon
Chuv

Tunnel

Montelly

Provence
Malley

Beaulieu

Saint-Roch

Mont d'or

Maladière

Unil-Chamb
eronne

Pont Marc Dufour
Georg
ettes

Mont-
repos

Provence-nord et

Prilly-galicien

Bourdonette

Chavannes-Plaine
Chavannes-Plaine

EPF
L

Ceris
aie

Perrelet

Chêne

Sablon

Place du Nord

Vallée de la jeunesse
Vigie
Villard

É
pinettes
Chavannes-Plaine

Eglantine

Traban
d
an

Lac



Hermitage
Sauvablin
Fourmi
Épalinges
Pont Marc
Montolieu
Dufour
Grand-Vennes
Stade Grand-Vennes
Scierie Olympique
Bois-Ramuz
Broye
C.F. Abeilles
Valmont-Genoud
Brûlées, Port
Saint-etienne
Montchoisi
Tour Jurigoz
Métairie
Montchoisi
Place Nord
haldimand
Pully, port
Place Haldi
mand
Vignes Moulins Les Champs Grand pont
Brûlées
Savoie
Brélaz
Colline
La Conversion
Voisinand
Flumeaux
Champagne
Bochet
Mouline
Berges
Baumettes
Bré
Chavannes-Plaine
Noutes
Cond
émine
Reculan
Bosquet
Froideville et je



Chacun à la bouche un biberon conique ; ils suçotent leurs tiges en crachant des fumées comiques. Bourrés comme des culs, ils boivent encore, et moi je les regarde depuis mon carreau sale encore. Quel samedi de foire.



j'avais prévu d'aller me baigner dans le lac alors j'ai pris un grand linge bleu dévaler Lausanne jusqu'à l'heure du pique-nique
je n'aime pas inonder les présidents, mais j'ai beaucoup pleuré au parc de l'Élysée sur un banc
heureusement qu'il y avait le grand linge bleu dans lequel se moucher, sous l'œil dégoûté des jolies familles gentilles
28 litres de chagrin palpable projeté dans les poils bleus à 50 km/h, je m'emmoque
Oui Madame, je suis seule sur ce banc avec une salade « cas prisé » et un grand linge bleu auquel je m'accroche
comme ces bébés malchanceux qui se trimballent avec un vieux bout de tissu baveux au lieu d'avoir un vrai doudou, et chez qui on s'étonne vingt ans plus tard de découvrir de graves carences d'affection et de vitamine B12...

Heureusement qu'il est là mon linge. BRRRRSCHHHHPFFF comme bande originale à ma scène dramatique.
Arrêtez de me regarder comme ça Madame sinon je vous dis mademoiselle. J'ai bien dû trouver un tissu de secours où recueillir ces larmes collector.

Dans ma tête ce petit monologue tout froissé contre ces attroupements gênants de gènes identiques.



et puis

évidemment

le monologue doucereux est devenu une pandémie de mots fâchés pleins de voix.

Dans ma tête, je

Hurlais en majuscule :

J'AICHOISIMASITUATIONC'ESTBONREGARDEZMOIPASCOMMECAJEMESENSTRESBIENCESTVOUS
LEPROBLEME MONUMENTALDENULPOURQUOIVOUSAVEZTOUJOURSBESOIND'ÊTREA
PLUSIEURSPOURQUOIVOUSAVEZTOUJOURSBESOIND'UNIR VOS FORCES POURQUOI VOUS AVEZ
AUTANT SOIF DE POUVOIR.

BUVEZ DE L'EAU OU UNE *GATORADE* BOISSON SPORTIVE COOL BLUE SI VRAIMENT VOUS ÊTES
EN GUEULE DE BOIS ET QUE VOUS NE PARVENEZ PAS À VOUS RÉHYDRATER.

Je veux dire, à la fin, ça suffit. Il y a des solutions par chez nous pour les soifs non-étanchées. Daisy Dratée est morte et enterrée, papa.

J'ai longtemps cru que c'était vrai cette histoire que tu m'as racontée comme quoi tu sortais avec une fille qui voulait que tu lui payes un verre et quand tu lui as demandé son nom elle t'a dit Daisy. Daisy Dratée.

Marrant mais quand même encore du bullshit un peu *gender*. Bref j'y ai cru, tout comme j'ai cru que la ratatouille avait été inventée par deux voisines de paliers. L'une s'appelait, Madame Rata et adorait les courgettes, alors que l'autre idolâtrait les aubergines et s'appelait Madame Touille. Un jour, sur leurs paliers elles se sont rentrées dedans avec leurs casseroles. Et place à une vie de ratatouille ! Merci maman pour ton sens du *prank*.

Entre Mesdames Dratée, Touille et Rata, il faut avouer que les mythes fondateurs de ma vie et les représentations féminines qui m'ont aidée à me construire ne promettaient rien de terrible. Mais de là à imaginer que je deviendrais une pickpocket en l'espace d'une journée...

Je suis arrivée à la conclusion que je me sentais seule sur mon banc, à un endroit où la solitude n'était pas la bienvenue. Alors je me suis entourée de livre pour garder mon air de maudite, mais avec poésie. À la bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, ça fait bien semble-t-il. Bien assise, bien droite, bien à lire un manuscrit de la bible tout ça pour faire plaisir à Roctiv.

Chewing Chwong Chrung CHwang Chung mon petit stimorol original flavour tout d'un coup n'en avait plus, alors je me suis levée, j'ai tourné sur mes pieds de quarante-cinq degrés, et puis je me suis faufilée entre les deux rangées des livres d'art. Un livre m'a fait un clin d'œil, il s'appelait « Vraiment faux » et il mesurait trente-huit centimètres de hauteur. Je l'ai ouvert en son plein centre, et puis j'y ai soigneusement déposé mon chewing-gum. C'étaient les pages (abrégées en « PP » si on est depuis longtemps dans *L'Assommoir*) 82-83, qui s'intitulaient par ailleurs « Portraits de faussaires », ce qui m'a tout de suite beaucoup plu. Il pleuvait, en outre, et malgré tous mes faux airs j'aime bien l'eau.

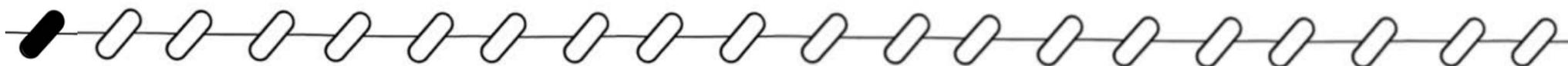
Si vous voulez aller contrôler la véracité de cette histoire, j'ai la cote - comme à mon habitude RPZ - : USC 21217.025.4. C'est important que vous ayez cette information tangible, parce que ça vous montrera bien que moi j'ai les pieds sur la terre. Vraiment. Parce que ce qui s'est passé ensuite, en fait, est digne de la lune.

Je parlais avec Dieloe, la fille de Zotero, quand mon iTéléphone smartXtra Galaxy S8 s'est mû bruyamment. Petit fou-rire gêné qui sort de ma grande petite gueule, c'est mon PAPA ! « Salut Papa tout roule ? ». « NYNA C'EST INOUI CE QU'IL SE PASSE!!!! » « MAIS NOOOOOON ». La panica generale ! Là mon père vieux de cent ans m'explique la raison de cette entrave à mon studieux et prolifique travail universitaire :

Nyna, c'est INOUUUUUUIII ce qui s'est passé. Odette vient de m'appeler (c'est ma tante) pour me raconter que tout à l'heure, son ami Brutus se promenait sur les quais de Morges quand soudainement une jeune fille est venue vers lui. Elle lui a dit qu'elle était la nièce d'Odette et qu'elle avait besoin d'argent, alors il a sorti son porte-monnaie. La fille l'a attrapé et est partie en courant.

Je suis la seule nièce d'Odette. Ce soir, j'ai donc volé un porte-monnaie.

Mes deux pieds franchissent le pas de porte du commissariat international de Lausanne. Sous mon bras, il y a un livre de trente-huit centimètres. Mon seul alibi - la seule trace de ma vie d'aujourd'hui à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne - est un chewing-gum collé entre les pages 82 et 83.



II^e arrêt : Allée de Dorigny Amanda Ferroli

Le lac vu depuis l'allée de Dorigny. Lorsque l'on se sort de la cohue mécanique du métro et que l'on s'arrête sur l'allée de Dorigny, un tableau serein et délicat se dessine devant nos yeux. L'été, alors que les souterrains du métropolitain sont gorgés d'une chaleur humide et se transforment en étuve, la fraîcheur du plafond chlorophyllé de l'allée redonne au corps un nouveau souffle. L'atmosphère devient délicieuse si elle se pare de la soie fraîche d'une brise lacustre. À l'ombre des deux rangées presque infinies de platanes, on peut enfin respirer. Les troncs, bien alignés semblent presque indiquer la route à suivre jusqu'au lac lorsque l'on se tourne vers le sud. Là, la perspective particulière donne l'impression que les voiliers glissant paresseusement sur le lac flottent dans des eaux verticales. Comment ne pas ressentir l'envie d'aller vérifier si les lois de la gravité assoient leur domination dans l'étroitesse du passage ?

À la hauteur du parking des deux roues de la BCUL, la voie menant à la douce étendue se divise en deux parties. Sous nos pieds et jusqu'à la limite que constitue la route, le chemin est composé de pavés gris. Les talons des chaussures produisent un claquement agréable alors que l'on progresse jusqu'au trottoir. Le vrombissement assourdissant des moteurs agresse nos oreilles et réduit nos voix à des murmures vains pendant que nous attendons qu'une lumière verte apparaisse pour que nous puissions traverser le lit bétonné du fleuve quasi incessant des voitures, motos, scooter et autres camions.

Parvenus de l'autre côté, à nouveau protégés du soleil estival par les feuillages, le grain du chemin s'affine et jaunit. Peints, les coups de pinceau s'affineraient et ne seraient plus que quelques taches dorées qui craqueraient sous la semelle. En réalité, il s'agit de petits gravillons et de terre poudreuse dont d'infimes particules s'envolent sous la brise. Celle-ci se renforce subrepticement à mesure que l'on se rapproche du lac. Elle est accompagnée de l'odeur si particulière des eaux peuplées d'algues et de poissons qui propulse l'esprit dans les meilleurs souvenirs balnéaires.

Au bout du chemin, la surface du lac s'agrandit soudainement et il se pare des reliefs verdoyants des Alpes, tachetés des quelques villages français qui le surplombent. Les grains de sable s'immiscent dans nos chaussures alors que nous quittons le parterre herbeux pour se rapprocher encore de cette hypnotisante étendue. Ce spectacle nous envoie, d'un battement de cœur raté et un souffle coupé, dans le paradis de l'infini visible des mers et des océans. L'illusion est encore plus saisissante lorsqu'un brouillard épais enveloppe les montagnes et fait disparaître la France le temps d'une journée. À ce moment, les plus fortes pulsions aventureuses, la plus tendre envie de s'imaginer voguant sur un éternel miroir ridé explosent en nous et seulement à cet instant nous comprenons où se trouve la magie de cette allée de Dorigny.



INS

P
I
R
A
T

ION

Olivia S.

Je vois l'équipage préparer les cordages ; bientôt, ils seront parés à larguer. Tous s'affairent sur le pont, dans l'exaltation du départ. Je suis sur le quai, seule. Je l'attends avec inquiétude, mais il est encore temps. Elle sait, elle sait très bien que je veux faire partie du voyage, que je veux absolument être à bord. Une belle occasion m'est donnée, je refuse de la rater. Mais je ne peux pas partir sans elle. Elle est la condition sine qua non pour que moi aussi, je fasse parti de l'équipage, que je sois de ceux qui s'embarquent. Je regarde ma montre, le temps file, inexorablement. Mais où est-elle ?! Si je ne trouve pas le moyen d'embarquer, je risque de le regretter. Les regrets sont une des choses les plus désagréables. Les remords, je pourrai m'en accommoder, et les nommer par la suite « expériences » ; ça va. Je regarde au bout du quai, il y a plein de badauds, ils sont les distractions. Mais elle n'est pas parmi eux. Depuis le navire, mes camarades me font signe de me dépêcher. Je hausse des épaules, l'air désolé. Sans elle je ne suis rien. Je sens la tristesse m'envahir. Mon Dieu, ce n'est pas possible quand-même, il y aurait tant à DIRE ! Pourtant les mots sonnent faux, les idées creuses, et le monde est trop beau et trop complexe pour que j'arrive à en donner une expression qui me paraisse légitime. Je décide de mettre de la musique en l'attendant ; Youtube : « a dreamy cottagecore study playlist for fairies 🧚♀️ relaxing harp music + spring ambiance ». Absolument délicieux. Il y a même une partie qui reprend une chanson phare d'un film studio Ghibli de mon enfance. Histoire d'un instant, ça m'émeut. Ce n'est pas le moment de chialer. Je souffle un bon coup. Aller. Ce coup-ci c'est la bonne. Déjà que je prends mon courage à deux mains pour me pointer sur ce quai et tenter l'aventure, il ne faut pas qu'elle me fasse faux bond. Si nous ne faisons plus qu'un, ça donnera peut-être quelque chose de beau, qui m'apportera de la confiance, et me permettra de grandir. D'oser plus, toujours plus, sortir de ma grotte angoissante et voir la lumière. La playlist se termine. Je ne suis pas une fée et elle n'est toujours pas là. Je plonge mon regard dans ce lac qui me fait tant rêver. Je laisse alors mon esprit divaguer parmi les flots et la réflexion du soleil. Je sens la chaleur de l'astre suprême, je me laisse cajoler dans cet instant que rien n'égale, car rien n'égale le moment présent. Je ne pense à rien.

Je la vois enfin arriver, radieuse, au bout du quai. Soulagement. Ah ! te voilà finalement. Toujours quand on ne s'y attend pas. Nous pouvons embarquer.

« On ne peut pas attendre que l'inspiration vienne. Il faut courir après avec une massue. » Jack London



III^e arrêt : Minuit, tous les chats sont gris Laurane Quartenoud

À Minuit, tous les chats sont gris.

Aux autres arrêts pourtant, les couleurs se mélangent et se côtoient, des drapeaux multicolores qui ronronnent sur les bancs, attendant sans attendre, que le soleil les éclabousse. Le feu, l'air et le vent, tous les éléments qui teintent les museaux et offrent au paysage un aspect vallonné, dévoré par les dos ronds et les miaulements chaleureux. Mais à Minuit il n'y a plus de soleil, et tous les chats en sont réduits au même gris qui ourle leur pelage.

gris nuit
gris brouillard
gris souris

Ils hantent les mêmes bancs, ronronnent de la même façon et pourtant il y a dans cette obscurité nouvelle, quelque chose qui les tient infiniment éloignés. Une sorte de distinction interne, une lueur terne dans leurs yeux jaunes, la lanterne tenue à bout de bras par le passeur du Styx. Le sommeil devient un danger écrasant et il faut lever les pieds haut pour ne pas risquer de leur marcher dessus, progresser avec une douceur infinie dans l'arrêt de toutes les peurs.

gris perle
gris tombe
gris sourit

Il fait toujours froid, à Minuit. J'imagine que, sous leur manteau de fourrure, les chats n'ont pas froid. Ne ressentent pas le froid. Les fantômes peuvent-ils avoir froid ? Nous sommes tous·tes dans les allées de Minuit. À cet arrêt, toutes les ombres sont grises. Elles dévorent les murs et les chats, s'étendent sur les rails dans un silence sombre. Mais le métro s'ébranle déjà et le froid et l'obscurité sont happés par le gouffre du tunnel.

gris saoul ri
gris sous le rire
gris sourd, rit

Les os se délient le monde obscur des éryv sur du métro. Les chats sont des as.
Le métro se délient le monde obscur des éryv sur du métro. Les chats sont des as.



IV^e arrêt : D0126513

Charlyne Genoud



V^e arrêt : À l'Ouest du Flon

Pierre-Paul Bianchi

je n'ai pas oublié la discussion que nous avons eue voilà six ans déjà, depuis je suis comme un être chiffonné et si j'ai dit que c'était de ta faute, ce n'est pas vrai, tu sais en buvant une vodka mélangée à de l'eau gazeuse je parlais l'autre soir avec Eva, nous songions à ce projet que nous n'avons jamais réalisé, que nous avons mûri devant le club à tant de reprises, prendre le bateau, traverser l'océan ou prendre le train, dépasser la Russie, nous étudions les histoires, les traditions littéraires, les mots des eaux, des terres qu'on projetait de traverser, on vantait les mérites d'un Brodsky ou d'une Morrison, détaillait les raisons qu'on a de quitter Lausanne comme on quitte une pièce trop petite, dénuée d'oxygène à long terme, c'est de ça que nous parlions, sujet non encore quitté aujourd'hui, des nécessités poussives qui murissent en nous et nous promettent un jour meilleur loin d'ici, de tout ça, des gens qu'on connaît trop bien ou pas assez, ce sont ces personnes-là les pires, les connaissances et non les amies, les personnes qui nous détaillent, parlent de nous, ne savent pas très bien de quel bois sont faites nos vies et parlent pourtant, enfin tu sais que ce sont des réalités qui me travaillent tu me connais, l'impression d'être épié par tous ces regards au sein d'un espace trop petit qui nous empêche de devenir ce qu'on devrait forcément devenir pour toucher ne serait-ce qu'un instant à la volubile réalité de l'existence, l'anonymat, disparaître pour lutter contre le pouvoir, pour se soustraire à la surveillance, au contrôle, celui des gouvernants et gouvernantes mais pas seulement, évidemment, je te parle aussi, je l'ai fait souvent, du pouvoir de nos je, de nos désirs de prendre le contrôle, d'être la lumière vive, le bloc qui brille, s'y soustraire, mais comment on fait pour penser le collectif dans cette vie, là où on brûle machinalement nos souffrances dans un vaste autodafé consistant à ruiner nos poumons et nos connaissances avec de la cendre, du goudron, où nous rions de nos enfances déjà oubliées, pour moi, nostalgie pour toi, je me rappelle encore de qui tu es, étais, j'aimerais tant entendre ton souffle à nouveau mais quoi de plus définitif que ce qui t'es arrivé, bien sûr, je ne peux m'empêcher de commencer à penser la manière dont les années sont passées, ce que nous avons traversé et par quoi nous avons été traversés.e.s, les crises, dégringolades, les drogues ingérées, les violences vécues et puis survécues, les acouphènes, les violences non encore réparées, le poids, il faut le dire, de nos enfances enfin, de ce qu'on nous a fait, qu'on pardonnera mais pas forcément, les chevilles cassées, les rires vastes au maximum, la manière dont on a collé à l'instant des années durant le souffle court, les nuits blanches, les insomnies subies, les vomissements et les envols, les jouissances de vivre, de voir ailleurs, de danser et de s'oublier, s'oublier quel pied, rare mais c'est ce qu'on vise, demain si j'ai le courage je prendrai le train, te rejoindrai pour qu'on voie enfin de nos yeux clairs si dans nos regards on trouve mutuellement la jeunesse qui nous a échappée, si on trouve la fraîcheur d'il y a six ans ou plus, car il y a six ans déjà nous avons perdu beaucoup mais tout l'enjeu c'est de transformer le mouvement du temps en un devenir-jeune, je pense, moi le récalcitrant, qu'on peut porter nos yeux à cette gloire, l'obtention, pour le regard, d'une lueur vive au plein milieu d'un visage ravagé par la culpabilité de n'avoir rien su sauver, rien su réparer, pas même su raccommoder brièvement, qu'est-ce qu'on fait quand on a l'impression de ne pas arriver à croire encore en des futurs possibles, horizontaux, moins strictement borné aux cloisons d'aujourd'hui, l'arrogance éculée de nos contemporains, la domination trempée dans l'alcool, la domination d'un certain monde sur des dizaines d'autres, où est-ce qu'on place l'espoir sinon dans l'amour qu'on peut se porter, nous toustes ensemble, qu'on doit bien apprendre à domestiquer, à séréniser, qu'on doit désigner comme le moteur, la fin, c'est tout, et non le moyen, l'essence et non le lieu-dit, unique, fixe, car il n'y a pas de fixité, il n'y a qu'apprendre sur la terre qui tremble légèrement mais en tout temps, pour moi, ce sont là mes pensées lorsque je sillonne la ville sur mon petit scooter, que j'en sors pour longer la route du lac le soir au couchant avant de revenir à la case départ, plus de bruit, de kilomètres parcourus sans raison, mais j'ai besoin de ça, lorsque j'ai appris que, ce que tu m'as dit sur, lorsque j'ai appris j'ai passé deux jours à mal respirer mal, c'est bien cela que nous apprennent les années, trop vite malheureusement, les fragilités des autres sont les nôtres, mais la force décuplée qui en ressort, j'espère que tu me comprendras, l'autre soir Eva est partie et j'ai pensé que je ne la reverrai plus, est-ce qu'à toi aussi ça arrive le sentiment que tout est fini, le crépuscule, et la peur soudaine et fulgurante de la disparition, puis je marche comme souvent la nuit, bourré, dans les rues et je longe les murs et tu sais, dix ans passent, certains murs demeurent, d'autres sont effondrés, la ville change et moi, insecte sur le dos, je suis là et je sais que, déjà, c'est énorme, quoique je ne l'ai pas toujours désiré, mais les murs, les murs me jugent et mes lèvres s'agitent seules dans la nuit et engueulent cet urbanisme, ces enchaînements d'asphalte, de béton, et la manière dont forcément ces inanimés nous renvoient notre reflet, donc encore le visage décharné, tout ce qui a traversé notre corps, tout ce que notre chair a absorbé en elle, c'est-à-dire, tu



sais, j'ai traqué les différences sur les murs, j'ai trouvé mes stratégies, je prends des marqueurs la nuit et j'écris sur la ville et quand je repasse devant ces dessins, ces écritures, elles sont toujours là deux ans après et d'autres fois elles disparaissent en cinq jours, ce sont deux fois des choses qui me soulagent, la pérennité, l'impression de marquer quelque chose, d'être arrivé à tracer son passage, à dire qu'on a été là, puis à fois le soulagement vaste, généreux, de s'assurer, virtuellement car a-t-on besoin de ce petit manège, que rien ne dure et tout cessera, on a vécu ensemble toi et moi, dans le même espace, la même cartographie, qui de la carte ou du territoire c'est la question, toujours, du plan de l'architecture à l'atmosphère réelle d'une pièce, d'un appartement, d'un lieu, il y a on le sait un tunnel fermé depuis des années, un impossible lien, connaître les mètres carrés ne dit rien des moments de plénitude, rires, pleurs, des soirées, des monuments de fumées, de pluie retenue, de boue, les verres cassés, les courants d'air, l'humidité insupportable des nuits d'étés ou les mouchoirs abandonnés au coin du lit, l'hiver, quand on arrive plus à chauffer correctement, je te parlais de la manière dont, quand je fumais le soir, j'aimais à fumer dedans, non pas pour s'époumoner ensemble, pour se tuer, mais bien au contraire, toujours, pour jaunir les murs au bénéfice d'une preuve, la preuve qu'on a tenu cet espace et qu'à travers notre fumée, notre souffle, le vivant, on a tout dit de cela, de nos jours vécus, à des choses matérielles, c'est comme ça qu'on les dit, qu'on s'y réfère, mais combien de fois le plafond a paru paradoxalement me soutenir, mon plafond, ton plancher, mais à la fois, c'est toi cette fois qui me le disais, à la fois nous ne seront pas toujours dans ces murs et quelle mémoire subsistera, surtout tu m'énonçais la comparaison qui ne te quittait pas, qui prétend que les murs de nos intérieurs, quand on a cette chance, sont comme les murs de la ville, ils sont ailés, partiront, changeront, seront détruits, j'ai vu ça de mes yeux, j'ai vécu dans un immeuble dont j'ai vu les parois tenir bon une semaine de plus à tous les vents, toutes les lumières, élevé, ce dont je parle, je parle de ce moment où tous les murs n'ont pas encore été abattus, la destruction entamée pourtant, tous les murs se ressemblent une fois dénudés, tous ont leurs histoires, les ruines, et bien sûr il y a nos existences, nos jours mais pas seulement, nos parents ont vécu là, y sont morts, la guerre a entaillé les paysages, des peuples sont partis par la force, qu'est-ce qu'une terre, je n'ai jamais pu le comprendre du haut de mes avantages, moi qui n'ai vécu qu'ici et qui ai en horreur les nationalismes évidemment, je fous des coups de pieds dans des portes ouvertes en disant ça, on se connaît mieux que soi-même toi et moi, ou peut-être pas, je ne sais plus, et pourtant il y a une île, isolée, dans la méditerranée, dont les terres sont pour moi un refuge, j'aimerai ces longues allées d'arbres jusqu'au bout, ces murs blanchis à la chaux, tu me disais donc que les murs de nos maisons sont les murs de la ville, que si on les regarde, ils nous regardent aussi, je me sens parfois jugé, tu as raison, quand je passe dans la même rue vide tant de fois, alcoolisé, refroidi, je me dis que certains coins d'immeuble en savent plus sur moi que mes proches alors je souhaite longuement changer d'adresse, ça paraît sensé dans cet état, ivre, puis le matin je me sens bête d'être sur ce même sol, ces mêmes dalles, ces mêmes toilettes où j'ai vomi lors des nouvelles inécoutables, tu ne le sais sûrement pas puisque tu as changé de cartes, de territoires donc de lumières mais dernièrement on a descendu les murs de l'école à côté, et les chantiers des rails la nuit me réveillent, c'est donc que changer me réveille, extérieurement, qu'en est-il de l'intériorité, tu n'aimes pas ces mots revus, l'intériorité me tient éveillé, les travaux c'est aussi de la réparation, comment, par suite, s'y opposer, à moins de refuser les points de suture, sauf que dans nos villes on a cette vive tendance à vouloir, comme sur nos corps protégés, masquer la cicatrice pourtant moi, ça me soulage un immeuble qui tombe à deux pas de chez moi, c'est que je vis, je suis là, alors même que les nuits passent, que les cerisiers murissent et perdent leurs feuilles, et donnent des fruits puis plus, il reste nos morts à conserver, à soigner, à accepter, je te le dis aussi maintenant de but en blanc, j'ai commencé à faire du tri chez moi, je me débarrasse des objets et avec, de mon incapacité à ne pas projeter, narcissique, les éléments de nos vies humaines sur une jaquette, un pantalon, un couteau rouillé, c'est la première fois que je jette, que je prends le mouvement inverse, que je me situe dans le dépouillement, toi qui sais que c'est pas mon fort, que je tue le passé, ou alors peut-être au contraire je le ravive, j'émancipe ma mémoire des objets, lui donne un avenir, quoi dire de ces années écoulées que j'ai choisies de matérialiser dans des chaussures que l'on m'a offertes il y a six ans, les toutes-puissantes, les chaussures-agentes, décuplées dans leur fonction, pleines d'égo, pourquoi alors même qu'elles avaient tant de trous je les ai gardées, tout est dit, et je crois qu'avoir moins m'importe comme un talisman, un sésame ouvert sur la fuite, la possibilité renouvelée du départ, s'alléger pour partir, donc, t'en connais un rayon, voir les choses de tout là-haut, ces murs les quitterai-je c'est peut-être pas la question, c'est pas le déménagement qui compte mais le déménagement en puissance, la faculté théorique de pouvoir se tirer du jour au lendemain, on a épuisé nos sédentarités, excité notre désir de mouvement, à quatre heures du matin je n'ai pas oublié la discussion que nous avons eue il y a six ans déjà, depuis je me sens comme chiffonné



VI^e arrêt : l'appartement de mes jeunes parents

Maxime Besson

Allleeeez putain. J'ai mon train à prendre là merde ! Allez, j'entends la comptine, il reste peu d'arrêts.
Mais pourquoi cet arrêt merde, qu'est ce que ça veut dire "l'appartement de mes jeunes parents" !

Noir, tout noir, peur, très peur.

Où ? Êtes où ?

Noir, très Noir.

A ba. Jour. A ba.

BUUUURP !

Va où ?

M'en fous.

Jouer !

Zbababa !

Anger !

Ormir !

Êtes qui ?

Jouer !

Oh !

Papa Maman !

A va..

Vouiii !

Ai faim.

Pas dodo !

Dodo.

Noir, tout noir, peur, très peur.

Où ? Êtes où ?

Noir, très Noir.

Connaissez-vous un chat aux longues
moustaches,

Qui marche à reculons sur un spaghetti,
Qui mange des sardines avec une clé de sol
Et qui s'en va danser avec les p'tites souris,

C'est Monsieur Chat,

C'est Monsieur Chat,

Le meilleur ami des tout petits

C'est Monsieur Chat,

C'est Monsieur Chat,

Qui dit au revoir à ses amis.

Une Nintendo 64 et deux manettes
branchées au cathodique,

Il fait beau comme sur la Lune.

Elle était dans mon assiette creuse.

Un bruit sourd et boisé,

Une poitrine chaude sous mon corps,

Rien n'existe plus qu'un cube de couleur

Qui fait de la musique.

Encore.

Encore.

Retour.

Encore.

Le même bruit,

Les mêmes têtes,

Sans rides,

Sans cheveux blancs.

Ces couleurs dans vos yeux

Et dans la pièce,

Elles viennent d'où ?



VII^e arrêt : Cinémathèque, siège E8

Victor Louis Joyet

Souvent les arrêts ne sont
pas au
bon endroit
souvent même les portes
s'ouvrent après coup
seulement sur le lieu
exact
de l'éphémère
souvenir devenu
station nouvelle
pour toujours
sur la ligne bien
réelle de ma vie
trace fluctuante
siège E8
et bière auparavant
et clope avec le monde
et fumée
et soleil
et
pluie
course poursuite à
Brooklyn
Lausanne evening
Allée Ansermet
Léotard Montbenon
Verra la morte viendra la mort
sur l'écran d'un
million
de kilomètres de ma
conscience
porte ouverte



sur mes yeux

station

pellicule

cinéma

couleur et

sans bruit

siège E8

et bière auparavant

et clope avec le monde

et fumée

et soleil

et

pluie

quand je sors sur

l'allée

encore dans le film encore humide

le film encore

ses personnages de

Wenders

Piccoli soudain

qui marche vers sa

disparition

Max et les ferrailleurs

course poursuite à

Brooklyn

Sur l'esplanade Montbenon

Gene Hackman

et Romy

Schneider

dans la paranoiacritique de milliers d'insectes

inexistants de William

et charlot dort alors

que j'ai

les pupilles explosées devant

le manège



moderne de Tati que

je projette

encore et encore

dans les flaques illuminées de l'allée

la nuit tandis qu'il fait froid que le

col de mon manteau

me protège de la fin et que la fin se fait entendre

parmi le napalm et les

pales vrombissantes des hélicos de la Révélation Maintenant ! et

j'hallucine de voir

la Terre si calme

Piccoli soudain

quand ça crève au Vietnam et

que Michel s'empiffre et

Sylvie tente de se libérer

dans le spectacle de son

spectacle de jour et

c'est Noël presque et

c'est Pâques et c'est

un jour comme un autre

et c'est après un examen et

c'est après un travail rendu que je me rends moi

aussi

au souvenir déjà percutant des

quelques millimètres qui se

chiffonnent alors que meurt encore

une fois

ce pauvre

diable

de soldat et

celui-ci

et lui aussi

- comme si c'était pas

assez faut-il encore que

l'écran le tue encore

même si dehors

les gens fument et boivent et chantent



et rient et

dealent

et mangent passent se promènent

se disent comme la vue est belle ce soir et

le soleil aussi de se coucher

dans toutes les couleurs de la terre

et de provoquer

des Ah ! des Oh ! Que c'est beau ! la vie !

Quelle vue !

Exceptionnel.... !

Regarde-moi ce ciel nom d'un chien sans niche !

Ah... Daniel ! Que c'est beau la vue !

et de s'allumer des joints et

des sourires et des souvenirs et des embrassades

au spectacle de

la vie

moi aussi sur mon

siège

E8 pour les morts

et pour ma vie

et Bouvier de dire une clope à la main toujours

les livres nous apprennent à régler notre mort

les films aussi

tout ce qui se rallume

et s'éteint

pour une séance avant la prochaine à l'écran

sans fin de

Montbenon



VIII^e arrêt : Disc-À-Brac Thibault Ramet

Je me tenais là, devant elle, les mains déjà sorties des poches, prêt à faire basculer les pochettes de disques dans des bacs, à les regarder, les toucher, les oublier. En marbre, un panier dans les mains, elle regarde les passants avec indifférence et sert de repère pour ceux qui ont du temps à perdre ou sont seulement à la recherche d'un petit trésor. Les bras tendus, elle attend. Comme une allégorie de ceux que le curieux va fouiller pendant trente minutes à deux heures pour son plaisir ou pour faire plaisir. Laisse-moi m'abreuver de ton eau qui s'écoule à mesure que les mesures se répandent dans la rue. Fenêtre entrouverte derrière toi, fumée de cigarette ou de tasse de café, je monte les escaliers pour atteindre ta hauteur. Je te passe derrière, tu ne bouges pas, je contemple ta nuque et me retourne aussitôt vers ces galettes noires, comme un réflexe, comme une angoisse.

À quatre doigts, je tourne et retourne les pochettes dans les bacs. Je lis et puis j'oublie. Les bacs à deux francs sont remplis de surprise dont moi-même je ne suis pas conscient ou ne connais pas l'existence. Une fois explorés, je rentre dans la boutique et lance un traditionnel « Hello » au gars derrière le comptoir, vissé sur sa chaise. Je passe en revue les nouveautés, encore sous blister, dans le bac tout à gauche de l'immense étalage. Je lis chaque étiquette, je reconnais des styles, d'autres noms. J'avance, je parcours, je laisse mon esprit défiler et se laisser attirer par les couvertures d'albums. Au fond du magasin, je tourne les talons d'un quart de tour et me penche sur le bac des nouveautés seconde main. Je pioche ce qui me plaît, je fais mon petit shopping avec un petit sourire de satisfaction au coin des lèvres. Les précieuses galettes sous le bras, j'avance vers les tourne-disques, tester la qualité de mes trouvailles. Après un certain temps, plus ou moins long en fonction de la pêche du jour, je tends la pile de disques au vendeur. On discute, il met le tout dans un sac, je paye et au revoir.

À peine je sors et je la regarde à nouveau. Elle n'a pas bougé, toujours dos à moi. Je m'avance vers elle, descends les marches. Je suis en infériorité face à elle, sa stature de pierre et son expression faciale stagnante. Aujourd'hui, j'ai encore perdu mais tant gagné aussi. Le pas lourd, je la salue d'un dernier coup d'œil, en espérant la retrouver dans peu de temps, au même endroit, pour de nouvelles découvertes et de nouvelles sensations.

Arrêt non placé : Déambulations Thibault Ramet

Un samedi matin pluvieux du début de l'hiver, je me décidai à sortir de chez moi. J'avais passé plusieurs jours cloîtré à l'intérieur, oisif, tournant en rond. J'habitais une grande demeure qui m'avait vu naître et vieillir. Cette bâtisse, style milieu 19^e, était plantée en dessous du parc de Montbenon, en plein centre-ville de Lausanne. Lorsque je sortis du hall d'entrée, un vent glacial traversa tout mon corps et me fit frissonner. Je me mis en marche et commençai mon ascension vers le Palace, hôtel où j'avais passé une bonne moitié de ma vie comme groom, serveur, portier. En bref, vu mon dynamisme et ma volonté d'antan, j'étais homme à tout faire. Toujours à courir d'un bout à l'autre de cet immense bâtiment qui recevait des personnes toutes plus fortunées les unes que les autres. De sublimes réceptions étaient organisées pour des anniversaires ou des événements fêtés en tout genre. Allant du mariage au passage au niveau scolaire supérieur. Lorsque l'on est riche, autant en profiter. Et nous en profitions bien nous aussi. Avec mon ami de l'époque, Fernand, on arrivait toujours à sucrer une caisse de champagne ou deux sans être remarqués, probablement parce que les organisateurs s'en fichaient ou alors parce que lorsqu'on aime on ne compte pas. Notre larcin accompli et le service terminé, souvent nous allions occuper les chambres vides de l'hôtel pour jouir à notre tour de la nuit et vider le fruit de notre gentille piraterie. C'était aussi le moment où nous nous échangeions des cigarettes, certaines au tabac, d'autres agrémentées d'une saveur exotique qui déliait la langue et donnait le sourire.

L'hôtel maintenant derrière moi, je traversai la place Saint-François et me dirigeai vers la rue de Bourg. La rangée d'arbres qui bordait l'église avait laissé tomber ses dernières feuilles sur le sol pavé. À cause des pas de personnes pressées et de la pluie abondante et froide de ce mois de novembre, les petites taches jaunes laissées sur le sol tournaient au brun cramoisi. Je remontai la rue vers l'ancien



cinéma du Bourg, fermé depuis quelques années déjà. Je connaissais bien cette rue. Avec mon épouse, nous y avons habité lorsque nous étions jeunes. Nous occupions un petit appartement au-dessus d'une célèbre confiserie. C'était notre premier appartement à nous seuls, sans parents, nous étions enfin libres comme des gens de vingt ans peuvent l'être. Il nous a accueillis de nombreuses années. Nous sommes partis au moment de l'arrivée de notre premier enfant, préférant la campagne au centre-ville, les cabanes et les champs au trafic et au bruit. Nous adorions tous les deux regarder des films et le fait qu'on trouve un cinéma au bout de la rue était une aubaine pour nous. Pratiquement chaque soir, le même rituel systématique se mettait en place. Une fois tous les deux rentrés de nos activités respectives, nous nous retrouvions sur le pas de la porte de l'immeuble, devant la vitrine de la confiserie, et nous montions, main dans la main, la rue pavée en passant devant les devantures en verre des boutiques.

J'enfonçai mes poings dans les poches de mon manteau pour contrer le froid qui gagnait le bout de mes doigts. Je sentis un picotement qui parcourut toute ma paume et gagna mon avant-bras. La rue était déserte, sans doute la faute au mauvais temps. Je passai devant les Galeries la tête baissée, comme si cela pouvait avoir une incidence sur le vent qui s'engouffrait dans mon col. Puis, j'atteignis l'échoppe qui vendait des cigares venus des quatre coins des mers et autres joyeusetés destinées à prendre feu un jour ou l'autre. Soudainement, je me rappelai que ma blague à tabac était vide. Je tournai donc aussi sec à droite et rentrai dans la boutique, m'imprégnant de toutes ces odeurs qui me firent voyager en une inspiration.

Sorti du marchand de tabac, je remontai maintenant la rue et passai devant l'ancien cinéma, maintenant fermé et transformé. En haut, je pris à gauche et sortis mon parapluie. L'absence de cheveux sur mon crâne avait cet avantage de savoir très vite, presque avant tout le monde, quand il pleuvait. Les gouttes d'eau rendirent ma marche plus hâtive et je décidai de ne plus attendre que les feux pour piétons ne passent au vert. Un coup d'œil à gauche puis à droite et je traversai lorsque l'absence de circulation le permettait. Je m'engageai maintenant sur le pont Bessières qui mène à la Cité, quartier historique, mais également mon préféré. J'avais fait mes études ici et les rassemblements que nous organisions tous les vendredis sur la butte couverte d'herbe me revinrent en mémoire. Ces moments étaient conviviaux et permettaient, pour les nouveaux et comme les anciens élèves, de sympathiser avec d'autres camarades venus de tout le canton. Malgré la superbe vue qu'il offrait sur le centre-ville et le lac Léman en fond, le pont Bessières avait triste réputation. En effet, plus d'une personne, pour qui la vie était devenue trop lourde, avait choisi cet endroit pour partir et tout quitter définitivement.

De l'autre côté du pont, je m'engouffrai maintenant dans la rue de la Mercerie. À l'inverse de tout à l'heure, je descendis non sans peine cette artère jouxtant le gymnase de la Cité. Mes talons de chaussures claquaient sur le sol en faisant un bruit particulier contre les pavés. Comme le bruit d'une chute que l'on essaie de contrôler, mais qui peut nous échapper à tout moment. Sur ma gauche se trouvait le Café du Grütli, lieu centenaire où, dans le temps, nous aimions nous retrouver pour déguster, dans les vapeurs de tabac et de vin blanc, les spécialités fromagères de la région. Je fis une pause dans ma marche juste derrière le café, sur la place de la Palud. Au milieu siégeait la fontaine de Justice. Cette fontaine était familière. Elle nous avait vus de nombreuses fois escalader son flanc, dans nos soirs de liesse et d'ivresse. Je remarquai d'ailleurs que l'épée que tenait la statue avait été retirée ou volée, Dieu sait.

La pluie s'arrêta de tomber et les nuages gris laissèrent passer quelques rayons de soleil tamisés. Comme par magie, les gens sortaient les uns après les autres pour emplir les rues. Curieusement, je ne me rappelais plus la raison qui m'avait poussé à sortir de chez moi et à passer par toutes ces rues et ces souvenirs. Peut-être était-ce pour faire une course ? Ou alors simplement me rappeler que j'avais bien plus de souvenirs liés à cette ville que je ne veux bien l'admettre. Je sortis ma pipe en albâtre et la bourrai de tabac fraîchement acheté. Une fois l'intérieur du foyer en combustion, je décidai de rentrer à la maison en prenant bien soin de laisser derrière moi une épaisse traînée de fumée grise. S'ils veulent me suivre, ils connaissent le chemin, je serai là à les attendre.



IX^e arrêt : Porcelain Station

Laura-Marie Berner

C'était affalé sur un canapé qu'il observait le grondant fracas avec lequel le métro quittait le magasin, emportant sur son passage un porte-manteau en bois laissé près de la rame par inadvertance et qui ne manqua pas de se briser sur la porte d'entrée dix mètres plus loin. Une vieille dame sur qui était tombée une avalanche de vaisselle à 1.50 était entourée de trois employés mal réveillés qui essayaient tant bien que mal de la rassurer. Les yeux de celle-ci, ouverts en grand et sans presque cligner, parcouraient les lieux par de vifs mouvements latéraux comme cherchant un repère auquel se fixer, sans quoi elle ne manquerait pas de tomber dans l'hystérie. Lui n'avait rien à craindre de ce remue-ménage commercial : sortant de la rame à peine soutenu par le poids de ses jambes, il était d'instinct venu s'affaler sur ce gros canapé en cuir au beau milieu du rayon des vieilles lampes. De là, il observait le chaos environnant d'un œil amusé, juste assez de temps avant que son extrême fatigue le pousse dans une apathie générale de laquelle il lui serait difficile de sortir. Plus loin, vers les cabines d'essayage, les rires de quelques enfants attiraient son attention. Ils avaient revêtu des robes de chambre en solde et furetaient autour de leur mère, laquelle était affairée à arracher l'étiquette d'un habit. Pendant ce temps, deux autres gamins se disputaient un livre d'images dans ses pattes. Pendant un instant, il se demanda comment d'un ventre aussi affamé avaient pu rouler tant de bébés dodus.

Un autre passage de métro tonitruant vint perturber ses réflexions et alarma les enfants qui filèrent se cacher sous les jupes de la voleuse. Celle-ci tendit l'habit à une petite main sous sa jupe avant de sortir du magasin d'un air détaché. La marmaille qui se débattait toujours sous sa robe donnait à son habit une grandeur impériale qui transformait sa fausse sérénité en noblesse. Il ne restait plus une trace du livre d'image. Les déguisements des gamins avaient disparu et le métro aussi. À la caisse, on s'assura que son passage ne perturbât la vieille dame aux assiettes, toujours assise au même endroit, toujours en quête d'un repère visuel. Elle commençait à ressembler de plus en plus à une vieille pendule.

Il se rassura en pensant qu'elle commençait enfin à avoir sa place ici. Chose étrange, il avait lui aussi un air de famille avec les lampes qui l'entouraient. Si ses forces lui avaient permis de rester debout, on aurait pu voir une ressemblance singulière avec ces dizaines de vieilleries électriques. Très grand et particulièrement maigre, il aurait suffi qu'on lui fiche un abat-jour sur la tête et le tout aurait pu être embarqué allegretto pour 20 francs dans l'après-midi. Il aimait également à imaginer son esprit aussi éclairé que ces antiquités.

Un jeune garçon que personne ne surveillait avait ramassé un bac en plastique rempli de petites figurines de verre et s'amusait à les lancer sur les rails du métro. Certaines se brisèrent immédiatement et d'autres tenaient en équilibre sur un rail. Le but de cette manœuvre était sûrement pour lui de placer un maximum de personnages à l'endroit où le métro passerait. Quand l'arrivée de ce dernier commença à faire trembler la porcelaine du magasin, le gamin recula et alla se placer stratégiquement derrière un bureau maintenant sur sa tête un coussin qu'il avait chipé sur un sofa dans sa course. La lourde machine arriva à une vitesse terrifiante et pulvérisa la verrerie dans un éclat cristallin qui fit sursauter toute la clientèle. Les employés pris de panique rappliquèrent en troupeau près du passage agitant leurs bras et cherchant sans la trouver la cause du désastre. L'incident avait eu pour avantage de les réveiller définitivement. Les vols allaient dès à présent devenir laborieux. Malgré leur vigilance, les employés n'avaient pas fait attention à un détail : la vieille pendule avait quitté son siège et disparu dans le magasin. Il semblait qu'elle se fût lassée d'attendre un appui pour son esprit assise dans son coin et qu'elle s'était mise en quête d'en trouver un dans les rayons, au solde avec un peu de chance. Elle vagabondait ainsi dans les couloirs entre les rangées de vieilles tasses, les jouets cassés et les habits ramassés d'on ne sait où. Le seul qui gardait encore un œil sur elle était le brillant esprit du rayon des lampes, incrusté dans son canapé. Il se félicita d'effectuer gratis le travail que personne ne pensait faire à part lui. Il observait ainsi ce petit bout de vieille femme comme un phare rassurant les bateaux dans la nuit. Il sentait, par la force des choses, un lien se créer entre cette drôle de bonne femme et lui. Il les pensait deux êtres diamétralement opposés réunis dans un petit purgatoire à deux francs six sous. Quand elle se déroba à sa vue, il ne se montra pas inquiet et se dit :

« La pauvre vieille aura sûrement trouvé une jolie bague à offrir à sa fille... ».

Ce n'est que quand il la vit clopiner sans réfléchir, toujours agitée, balayant frénétiquement le magasin des yeux, le visage progressivement éclairé par une lumière de métro qu'il fût saisi d'une secousse. Il se leva d'un bond.

La vieille disparut sans laisser derrière elle qu'un léger bruit de balancier.



X^e arrêt : Porte Mireille Utrecht ?

Charlyne Genoud

Il a bougé il y a seize jours, et je n'étais pas là. Ni physiquement ni en conscience, je ne savais pas. Vidé sa chambre de toutes ses baskets pleines d'air avec lesquelles il gambade. Le connaissant encore un peu, il n'y avait même pas de cartons. Dans quoi est-ce qu'il a bien pu les embarquer ? Comment partir, que mettre sous son bras ? Laisser derrière, moi.

Sur mon vélo électrique je dévale et avale douloureusement ma salive et la pente, la ville est proche. Tourner à droite pour la Riponne, continuer tout droit pour le crématorium animalier de Vidy. Je suis plutôt gauche, voire de gauche et pas de Gaulle.

J'attends mon fils sur une de ces chaises rouges à orifices multiples du PMU de l'angle de la rue Neuve. Quand je suis arrivée, tous les gaillards m'ont regardée alors j'ai fait mine d'être une habituée. « Une petite bière ! » pour la crédibilité. Mon petit chemisier *Le comptoir des cotonniers* me trahissait, au travers il est clair, on voit ma peau rougir. Replacer ma barrette capillotractée que m'a donnée Yannick de Jouxens. 16h56 et ma première gorgée de bière. Dans cinq minutes il sera en retard. Dans six, avec un peu de chance, il me demandera depuis quand je bois à 17h. S'il parle. Et s'il part, comme il y a seize jours, sans que je m'en aperçoive. S'il grandit d'une traite, et qu'il touche le parasol vert et qu'il le renverse comme il vient de le faire avec le toit de notre maison ? Depuis seize jours je prends la pluie.

Dans le *20 minutes* ils parlent d'un chat fan de foot, qui se rend chaque jour au stade. Tourner la page. La page est blanche. Viens mon fils.

J'attends mon fils mais c'est peut-être le mauvais endroit. Est-ce que c'est la bonne adresse ? Est-ce que c'est la bonne boisson pour noyer le poisson ? Coudes sur la table et tête entre les mains, mes yeux se posent sur mon paquet de cigarettes alors je fume. C'est lui qui marche avec entrain ? Le mouvement me rend le personnage aussi flou que mon souvenir. Lui et son entrain ? Lui avec le chien ? Non, ça lui fait peur. Les chiens.

Il y a un trou dans ma lèvre inférieure ; la nuit je mords. Le jour j'y plante mon ongle. Mutilation soft pour me souvenir.

Je devais de toute manière descendre en ville aujourd'hui, Bertrand n'avait pas besoin du vélo, pour une fois. Et le canapé !!!

Dix-sept heures trente et je suis toujours seule à ma table de bord de terrasse. Tout a échoué et j'ai abandonné. J'ai posé ma plume dans ma bière, j'ai sorti mon crayon gris et j'ai dessiné une chaise. Ça faisait peine à voir. En effet, j'ai eu beau essayer, tenir mon sac bizarrement et pincer mes lèvres en souriant, je ne suis pas elle. Je ne suis pas cette femme qui attend son fils car je n'ai pas de fils et ne suis pas une femme, mais une petite connasse qui suffoque, en quête de nouveaux visages et de lettres. Ce dont je pourrais accoucher m'a quittée il y a seize jours, sans que je le voie partir.

Au lieu d'être cette femme je suis Nyna et je n'aime pas le comptoir des cotonniers. Alors que je dessinais la chaise la plus proche de moi, un homme s'est assis dessus. Il savait que je la dessinais je crois. Je lui ai fait un sourire qui disait « désolée mais je vais pas arrêter ». Lui il a répondu avec des mots et m'a proposé de poser. Alors il a continué à fixer son téléphone, et moi à frotter du graphite sur ma feuille. Sauf que désormais on le faisait pour l'autre, et le fond vert s'était teinté.





XI^e arrêt : Place d'Enno Pier Charlyne Genoud

Bannir les pots de fleurs. Le long *biiiiip* du métro et j'aperçois Colette, petit sourire larges lunettes sur ses grands yeux ouverts amandes, et sa vaste veste ivoire. Elle m'attend depuis dix minutes sur le quai, mais puisqu'elle étudie l'histoire de l'art ce n'est rien ; cela lui laisse le temps de contempler les passants qui performant le quotidien. En ce lundi de réouverture des bars, nous voulons boire des grandes mousses jusqu'à tard. Nous grimpons les marches qui se déroulent automatiquement sous nos pieds, au milieu des allées et venues des Autres. Arrivées en haut, les milliers de pavés pincés de la place d'Enno Pier se déploient en lignes de fuite depuis le bout de nos baskets. Toutes convergent vers un point : l'Ettenerg, bar de plein-air éphémère, *meeting point* de la coolitude depuis l'été passé. Le tableau nous immobilise, moi le syndrome de Stendhal je le frise, elle ça la tétanise.

Parce que l'art intrigue, on observe l'étrange tableau qui nous fait face. À son coin inférieur gauche, dans une benne, ont été jetés les petits bouts de tissus anti-covids. Des masques bleus à côté du ravitaillement : des palettes de bières en nature morte. Au premier plan, il y a les jeunes bouches aux postures désinvoltes, mises à nu par le retrait des masques. On avait presque oublié l'existence de ces petits corps tapis dans leurs chambres depuis presque un an, qui ont laissé couler par instant quelques larmes sur la toile. Ielles sont là, assis.es les un.e.s sur les autres, sur les rebords des bacs à fleurs devant l'Ettenerg. Ces godelureaux et godelurettes en costume contemporain, dandys et hipsters, punks et punkettes. Ielles regardent dans notre direction parfois, dévisageant nos regards choqués. À l'arrière-plan, les serveurs et serveuses chill.e.s s'affairent un peu tout de même, baissé.e.s pour ramasser les liquides renversés qui jonchent le sol, l'ivresse des retrouvailles. Des figures grandeur nature sur cette énorme place, encore fantôme jusqu'à la semaine passée.

- Ils sont complètement tarés les gérants, de laisser tout le monde se coller parmi. s'étonne Colette sans détourner son regard du spectacle.
- Mais ils y peuvent rien, si les gens prennent des bières à l'emporter pour se poser devant ! Moi je comprends juste pas pourquoi on a pas fait ça pendant le covid ; se foutre tous devant l'Ettenerg. J'aurais dû lancer des événements Facebook de réunion en vrai. je réplique.
- Mais non mais Emilie, bien-sûr qu'ils y peuvent quelque chose. Ils peuvent bannir les pots de fleurs !
- Hahaha bannir les bacs à fleurs ?
- Bah oui, mettre des barrières.
- Mais on a déjà assez de gestes barrières dans le ciboulot.
- Apparemment que dans le ciboulot alors. elle riposte bien.

J'ai tort et je le sais ; les grandes gueules sans filtres d'haleine qui se promènent sur la place ne témoignent pas de considération pour les gestes en question. Peut-être est-ce différent au casino de Montreux. Mais le tableau est trop beau pour que je me scandalise. Je syndrome de Stendhal de fond en comble, alors que les policier.ère.s semblent paniqué.e.s sur leurs petits vélos. Moyen crédibles, les gendos. C'est pas nouveau. La place de l'Enno Pier a sa table de ping-pong, la vraie tournante ne se joue pourtant pas avec une balle mais avec de la drogue. Quoique le lieu soit aussi le carrefour de la variété. Un mantra au lieu aurait pu être « sans jury ni récompense » il me semble. Car le jugement y est banni. On se mêle, maniant sa bière 1863 à sa guise, le meilleur côtoyant le pire.

Je n'aurais su me situer dans l'une ou l'autre des catégories ; Colette et moi n'étions pas de la mêlée. Nous buvions nos bières depuis les marches de l'Académie, en regardant ces gens qui se disaient anarchistes, refusés par la société. Un salon de refusé.e.s dans lequel les pots de fleurs étaient des canapés. On les entendait d'ici scander « on nous a refusé notre jeunesse ! ». Et de l'autre côté, en face à face, il y avait la grande route et le parking, dans lequel la foule de gens institutionnalisés rangeaient leur individualité à quatre roues. Nous deux, les outsiders du salon des refusé.e.s, on avait des postures très différentes l'une de l'autre. Elle se révoltait, moi j'admirais. Elle était académique, moi j'avais parké ma caisse ce matin.



Un garçon vint vers nous. Il s'appelait Edouard. Je lui demandai s'il était peintre, pour la blague qui émanait d'un « Edouard ». Il dit que d'une certaine manière oui, il était peintre de la vie moderne, peintre de schémas complexes de sociologie et de sciences politiques. Il nous expliqua sa théorie sur le fonctionnement des groupes, et surtout sur comment les détruire. Nous étions tous anarchistes et antisystèmes, lui était même contre le système amical. Il voulait tout casser. Casser le palais de l'Académie, casser le parking, et surtout casser l'entente générale de la place de l'Enno Pier. Colette, qui partageait un peu de sa haine crut bon de lui demander si lui aussi il se sentait exclu du groupe de sympathisant.e.s de l'Ettenerg.

- Y a pas un groupe, y a un attroupement. Les gens sont pas liés. Ils sont tous les uns contre les autres.
- Mais si, on est tous un grand groupe. je lui répondis.
- Non, moi je suis pas dans ce groupe. il répliqua.
- Moi non plus je me sens pas dans ce groupe. soutenait Colette.
- Mais si ! Vous êtes dans mon groupe, et moi dans le leur. Désolée, vous avez pas votre mot à dire là-dessus.
- Non, j'ai pas d'allégeance envers toi. il répliqua.
- Je m'en bas les reins, t'es dans mon groupe couz.

J'étais convaincue, alors que s'imposait un silence, propulsé entre nous par l'atteinte du point Godwin. Des vieilles biques et des vieux biquets passaient devant nous. Certain.e.s consterné.e.s encore plus que nous une heure auparavant, d'autres déjà le téléphone à touche de 2002 collé à l'oreille - grande oreille mais petite ouïe. Et puis, une camionnette de police surgit sur les pavés. Edouard nous parlait toujours.

- Ah ! La fête est finie à L'Ettenerg, la mienne peut commencer ! s'exclama-t-il.

C'était le scandale.

Les gens s'entassaient depuis lundi dans les couloirs que formaient les rebords, substitut pour ces étudiant.e.s aux couloirs de l'université délaissés au printemps dernier. Désormais, les couloirs en question étaient devenus des autoroutes de fuite. Échapper aux forces de l'ordre sans se faire tuer - on savait bien qu'ils n'aimaient pas beaucoup.

Dans leur scandale, les lanceurs.ses d'alerte semblaient avoir oublié de voir l'art mis en œuvre par ces jeunes gens qui performaient le bonheur de se retrouver. Ce salon des refusé.e.s ne correspondait pas au goût officiel. En même temps, il mettait la société en danger. Mais c'était si beau. Si réaliste comme manière de s'aimer.

Une fois que le scandale fut passé, les devisant.e.s du salon des refusé.e.s ayant fui, il n'y eut plus que nous trois sur la grande place. Colette décida de rentrer se coucher (notamment après qu'Edouard lui ait dit « Va te coucher meuf, avec tes vieilles idées »). Elle dégringola les marches de l'Académie pour rejoindre son arrêt de bus.

Edouard me regarda, sortit un sandwich de sa poche, fit une Courbette et s'en alla vers les bacs à fleurs. Je le regardais cheminer dans ce lieu que l'histoire du jour avait vidé. Et puis il s'assit en tailleur dans les plantes et croqua son sandwich à pleines dents. Après tout le scandale, Edouard déjeunait sur l'herbe, et moi je l'admirais.

Sur son mur Facebook, le lendemain, je lus ceci :

« En livrant la dernière page de ce catalogue à l'impression, le comité a accompli sa mission tout entière ; mais en la terminant, il éprouve le besoin d'exprimer le regret profond qu'il a ressenti, en constatant le nombre considérable des artistes qui n'ont pas cru devoir maintenir leurs ouvrages à la contre-exposition. Cette abstention est d'autant plus regrettable, qu'elle prive le public et la critique de bien des œuvres dont la valeur eût été précieuse. »



XII^e arrêt : Café de 17h11 au P'tit Central

Victor Louis Joyet

Il y a 20 ans New York débarrassait ses décombres. Moi je n'avais même pas encore 3 ans. A un mois et 3 jours près. Et maintenant je suis là. *P'tit Central* à Lausanne. Le pays commémore ses morts sur fond d'autres morts. Un fiasco certains disent. Inévitable ? Qui sait. J'y pense. J'y pense bien durement même. Mais je ne sais pas. Ils ont merdé c'est sûr. Mais je ne sais pas. En tout cas pas plus que ça. « *Si l'on savait à quoi l'on s'expose, on n'oserait jamais être vraiment heureux* », écrivait Bouvier. Je regarde passer les gens. Tout le monde. Petits ou grands. Je regarde. Mais je ne sais pas. Pas plus que ça en tout cas. Je ne sais même pas si quelqu'un va venir s'asseoir vers moi. Des fois ça arrive. A. ou K. H aussi des fois. Ça arrive. Parfois même je lis. Ou parfois pas. Ou quelques lignes. C'est que des fois je suis juste trop fatigué. Ou bien je préfère regarder passer les gens. Tout le monde. Même les voitures. J'aime bien. J'aime bien regarder les bus aussi. De travers pour mieux les voir. En entier. C'est qu'ils sont bien grands pour deux petits yeux comme les miens. Ils sont bleus mes yeux. On me dit qu'ils sont beaux des fois. C'est gentil. Mais je n'y peux rien. Pourquoi on dit ça d'ailleurs ? D'un bâtiment, d'une peinture, d'un vélo, d'un portemonnaie, d'une affiche publicitaire, là d'accord je veux bien. Des gens les ont faits. Les ont pensés jusqu'au bout. Ont pu imaginer leur progéniture.

*« It may be sunny in the country but the sun
can come and go »*

Pas mes parents. Ni même ceux de K. A ou H. Les parents ne choisissent pas l'apparence de leur enfant. Ils n'ont pas prise sur ça. Comme moi je n'ai pas prise sur les États-Unis et l'Afghanistan. Quel bordel quand même. Quel immense putain de bordel. Je me le dis souvent, quel immense putain de bordel, en pensant à ma vie. Mais là. Vraiment quel immense foutu bordel de merde cette histoire. Ça crève dans tous les coins et j'y peux rien. Ou peut-être que si. Mais il me semble vraiment que non malheureusement. Des choses comme ça, forcément elles nous dépassent. On n'est pas grand-chose par rapport à elles. On aimerait bien être quelque chose c'est sûr. Pour y faire quelque chose à ces choses. Mais là. Quel foutoir inconsidérable. Pour une si petite chose que nous. Des choses sont bien réalisables. Mais là c'est irréalisable. Comme moi un peu. Je ne me réalise pas vraiment.

*Anges tombés
Moi je regagne du terrain
Sur le ciel couvert de feu
Moi je déplie du regard
Sur toutes ces ailes
Atrophiées prises au
Piège dans les écrous
Des nuages et la
Poussière du soleil*

J'aime bien ces cafés ici. C'est-à-dire ces moments passés à boire des cafés. De deux choses l'une, c'est quand même dingue. Même tout seul j'aime bien. Quoique des fois j'y vienne bien mécaniquement dans l'espoir que quelqu'un vienne ou déjà soit là. Mais c'est ça qui compte aussi. Comme les petites gouttes de crème du petit récipient dans mon café. Elles comptent beaucoup elles aussi. En tout cas pour moi ça compte beaucoup. Qu'il soit crémeux. On ne dit pas assez comme la crème et le lait sont des textures parfaites. On fait pas mieux. Cette onctuosité, moi ça ne me laisse certainement pas de marbre. J'ai l'impression de devenir aussi velouté que le lait ou la crème quand j'en bois.

*« Death or Glory Becomes just another story
Death or Glory Becomes just another story »*

Comme boire un café devient le moment passé à boire un café, moi je deviens lait ou crème. Ça peut paraître bien stupide c'est vrai. Mais c'est comme ça. En tout cas pour moi. D'aucuns me prennent pour un hérétique à mettre de la crème dans mon café. Bla bla bla les puristes. Puristes de rien du tout. Chacun son truc. Certains mettent du sucre dans leur café ! Imaginez juste ça !



C'est quand il faut rendre une disserte pour minuit le sucre dans le café. Ou quand on est déjà presque K.O. quoi. Pas autrement. Y a rien de plus dégueu. Tandis que la crème dans le café, pensez tout ce que vous voulez bien penser, y a pas mieux. « *Coffee is the sister of time* », a dit Mahmoud Darwich (d'après Google et Instagram en tout cas). Très fort ça. Très très fort. De toute façon, du café, on n'en a jamais assez. Comme du temps d'ailleurs. Jamais assez.

*Je sais bien que la tourne
Terre mais j'oublie encore
C'est vrai le diamètre de
Vos plumes jadis déployées
Dans l'ossature de la voûte*

Peut-être que le chocolat c'est mieux que le café en fait. Difficile à dire. Je ne sais pas trop. New York, l'Afghanistan, le café, le chocolat. J'ai pas vraiment d'avis définitif sur ces choses. J'en pense pas moins, j'en pense pas moins. Mais il me faut plus d'infos. Une chose est sûre cependant, c'est qu'il ne faut pas laisser refroidir son café. Faut le boire tant qu'il est chaud. Ou tiède ça passe encore. Sinon gare à la surprise quand on croit boire une dernière goutte bien revigorante et qu'elle est froide.

« As the alcohol took hold, the level of noise began to rise »

Quel enfer ça. Là au moins c'est sûr, le chocolat est meilleur. A ce propos, c'est vrai qu'ils ne mettent pas de petit chocolat avec le café au *P'tit Central*. Pour être dommage, c'est vraiment dommage ça. En fait je ne connais pas beaucoup d'endroits où ils font ça. Dans certains bistrotts sur les pistes de ski à Villars ils font ça. Des petits chocolats Cailler. En voilà une bonne idée. C'est même bien mieux qu'une bonne idée.

« What can I do for, let me take your order Law and disorder on the border in the rain »

C'est un souvenir. Un bon souvenir. D'ailleurs c'est un bon souvenir parce qu'on me le mettait avec mon chocolat chaud ou mon Ovomaltine le petit chocolat Cailler. C'est que je ne buvais pas de café enfant. De fait c'est un souvenir encore meilleur, et les bons souvenirs y a pas mieux que ça. C'est même mieux que le petit chocolat en lui-même. Après c'est sûr, sans le petit chocolat y a pas ce bon souvenir... Donc peut-être bien que le petit chocolat est mieux que le souvenir en lui-même ! Je ne sais pas. Ou alors l'un ne va simplement pas sans l'autre. Le petit chocolat Cailler servi avec le café dans certains bistrotts sur les pistes de ski à Villars fait le bon souvenir, et le bon souvenir fait que le petit chocolat servi avec le café sur les pistes est encore meilleur ! Tout est lié. Je me le dis souvent.

« What can I do for, give yer man your order Before you go any further make your mark and sign your name »

Mais là ça coule bien de source que tout est lié. Kerouac le dit très bien. Comme d'autres d'ailleurs. Bouvier notamment. J'ai d'abord compris ça grâce à lui. Il parle d'une polyphonie du monde qu'il faut s'efforcer de retrouver. Parce qu'on est devenu bien sourds. Et alors bien monodiques aujourd'hui. Je vois bien ce qu'il veut dire. Le petit chocolat Cailler servi avec le café dans certains bistrotts sur les pistes de ski à Villars qui fait le souvenir, ça c'est polyphonique. Une sorte de petit satori entre deux descentes. Vers 10h. Pour se réchauffer et regarder les autres descendre les pistes. Peut-être qu'ils ont d'autres petits satoris ces gens. Bien différents des miens. Des petits satoris à eux. Dieu seul sait ce qu'ils sont leurs petits satoris. Je ne veux pas trop m'avancer là-dessus.

« I'm afraid for my friends, saying your prayers is all the rage these days »

Mieux vaut en conserver le mystère. Et puis finalement, même sans le petit chocolat Cailler avec le café, ces cafés que j'aime tant au *P'tit Central* me sont aussi de petits satoris presque quotidiens. Ils sont encore plus polyphoniques dès que partagés avec quelqu'un, faut bien se l'avouer. On



discute on discute on discute on rigole on se tait on boit une gorgée de café des fois de bière parfois de vin d'autres fois de Coca peu importe vraiment on se regarde on ne sait plus trop quoi se dire on rigole on discute encore un peu du même sujet et encore une fois on se tait pour un petit moment on regarde passer les gens les voitures les bus les vélos les commandes des autres clients et on relance la conversation sur un tout autre sujet. Le bonheur est une chose partagée, ça j'en suis particulièrement convaincu.

Anges tombés

Moi je vous vois ramper

Panser vos plaies immenses

Comme la chanson de l'humain

Si maigre mais si gonflé

Devant le reste du monde

J'ai l'air bien con quand même là à penser comme Céline écrit. A peu près. Il est plus soutenu dans sa langue. Il est meilleur simplement. Enfin. C'est pas comme si j'en avais pas conscience. Je ne savais juste pas trop quoi écrire. Et puis je dois bien dire que ça me fait plaisir. Et le lecteur doit pas se sentir très malin maintenant. Il doit bien me prendre pour un gros débile. C'est pas ma faute si j'ai pas de style. S'il y a bien une chose que je suis certain de ne pas savoir c'est ça. Mon style je ne sais vraiment pas ce que c'est. Je voulais passer un bon moment à écrire c'est tout.

« Car si la Terre est ronde

Et qu'ils s'agrippent

Au-delà c'est le vide »

Pour moi c'est réussi. J'espère que pour vous aussi. Pas à écrire hein. A lire bien sûr. Si vous écrivez tant mieux. J'espère vous lire un jour. En attendant m'en voulez pas. J'espère que vous avez passé un bon moment. Moi oui. Comme ces moments au *P'tit Central* qui sont de vrais petits satoris et me font penser à ces pauses de 10h sur les pistes où je prenais un chocolat chaud ou une Ovomaltine avec lesquels on me mettait un petit chocolat Cailler.

« Assis devant le restant d'une portion de frites

Noir sidéral et quelques plats d'amibes »

Ils sont toujours bien ces moments. Même quand j'ai la pire déprime ou la pire gueule de bois. De bons moments à juste être là. Faire comme si j'écrivais. Me prendre pour ce que je ne suis pas. Et puis faut pas vous leurrer de toute façon. Ce texte. Je ne l'ai pas écrit au *P'tit Central*. Je l'ai écrit en marchant. Sur mon téléphone. En rentrant chez moi depuis la sortie du train. Déjà un peu dans le train aussi je vais pas vous mentir plus que ça. Mais surtout pas au *P'tit Central*. J'aurais bien trahi le processus autrement.

« Comme un lego mais sans mémoire

Comme un lego mais sans mémoire ».

Fallait y penser ! Bien sûr je l'ai retravaillé. Je me suis mis à mon bureau. Je l'ai retapé à l'ordi. Et même je vais pas vous cacher en avoir écrit un petit bout supplémentaire aujourd'hui alors que je prenais un café au *P'tit Central*. Je pourrais bien vous en dire plus. Mais je m'arrête là pour le moment.

Anges tombés

Anges tombés

C'est seulement que je crois

Voler mais véritablement je

Ne sais même pas nager

Anges tombés

Anges tombés

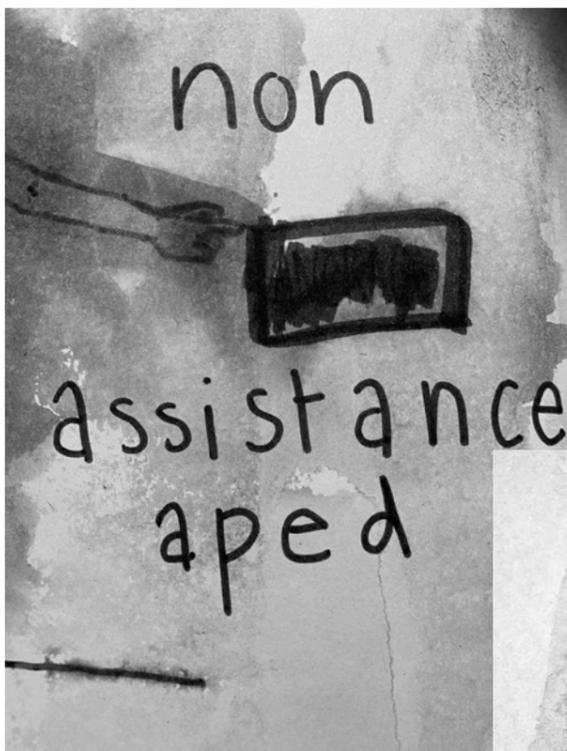
Quand vous devriez vous

Elever plus loin encore moi

Je délire de me penser plus

Important que le reste de la Terre





Au passage Saint-François les ventres
 se tordent tous les jours. Sous
 la terre on se rejoint, à des altitudes
 tout de même différentes. À terre
 les ventres, immotiles remplis de
 faim. A un mètre des estomacs
 vides virevoltent ceux des
 passants, tout pleins d'ingrédients
 fins. Et ^{pourtant} autour de la blanquette
 de veau de Madame Schmidt
 se contractent les parois de l'
 organe. Le pouce de Monsieur
 Ramseier, tout élastique qu'il est,
 accepte les contractions des murs
 de sa chambre d'hôtel. Demain
 il ne sera de toute façon déjà
 plus là. Monsieur Bonzon a
 cependant en son coffre digestif
 un fortune cookie crocstilleux
 craquant et mal croqué. Quand sur
 lui la pression se met le FC
 refuse de rester là et se fait
 instantanément vomir. Il avait avalé
 le papier Monsieur Bonzon, papier
 sur lequel était noté
 SITUATION À GERBER

Froissant le gravier dans
le vent s'emplir de
synesthésies les pieds
 la lumière du lac

venue accrochée aux tuiles du
 Palais

Fer forgé d'ébène écaillée pour m'entourer et
molasse de l'

Ancienne Académie

immobile

sillonée de

souvenirs et

soupirs

Pierre sculptée déposée

MONUMENT erratique de

l'instant

arrêt sublime de mon métro

au hasard de la ville dans ma

tête

Glycine sondée par la brise

Chuchotant derrière

Moi quelque récit parlementaire

secrets bien gardé de la commune

- tendre

plumeuse

parfum d'été mort de la station Bonnard

Et les arbres

quatre

clouant la placette dans

l'abstraction souhaitée

d'un jardin zen



la pierre comme prise
pour elle-même
comme jamais travaillée
par la main

un

vieux lampadaire et
sa parole défaite d'avant
guette le réalisme éteint
dans le gris des nuages tamisant
le ciel et son soleil argentique à présent
tandis qu'aveuglante l'atmosphère
juste avant la pluie

V E N T

S O

N O R

I T E

S

dispersées

contactant ma

peau ma

cervelle dés

habillée

M E G O T S

F O U R M I S

dans le gravier du

jardin fragmentaire

- et cette ligne imaginaire



la société au 079/917.82.10.

QUAND JE SUIS ENFIN SORTIE DE
MA MAISON

après
avoir
badé
toute

LE
CINEMA

j'ai
vu
différemment

Peut-être
qu'il faudrait
faire un projet
qui me correspond.
Donc partir de là
et donc de comment tu t'imposes

et je veux
pu trop.

Donc appellez-moi si
vous voulez me donner une
idée.

Merci
chéri
une
cousine
je suis de
me même
risque fou.
chéri ça
niveau ça
dormir. Parce que
les choses me touchent
ça que j'ai l'impression que
Je pense que c'est pour
demurs.



La Cité

on dirait un peu que
le critère de sélection
c'est ton "renouveau" alors
que j'ai l'impression
qu'elle dépend surtout
de comment tu
la formules

→ LOI DE LA VILLE





XVII^e arrêt : Point d'Appui Maxime Besson

Pitié ! Faites qu'il n'y ait pas les contrôleurs ! Il me reste à peine deux arrêts ! Au pire le grand brun ou la dame aux cheveux courts, c'est les seuls qui me laissent m'en tirer dès qu'ils peuvent. Les autres me courent dessus dès qu'ils me voient. Connards va ! « Alors Madame, est-ce qu'on a son billet cette fois ? » Évidemment que non, ça fait des années que vous me voyez frauder, vous connaissez ma situation, j'ai pas vos deux francs trente et c'est pas les autres usagers qui vont venir à ma rescousse. À peine j'entre que la moitié fait son possible pour ne pas me regarder et l'autre son possible pour cacher leur dédain. Certains s'assument plus et me sourient ou me méprisent en me regardant droit dans les yeux. On s'habitue à tout sauf à ça.

J'entends le jingle gospel et l'annonce de l'arrêt Point d'Appui.

Parmi tous ces gens qui sortent pour aller au travail, j'en reconnais trois qui vont au même endroit que moi : un géant de cinquante ans, toujours avec son béret, un Balkan chauve et Kassele. Il m'aperçoit aussi et m'attend devant l'ascenseur. Kassele est un Camerounais à Lausanne depuis quatre ans. Il est parti de chez lui à 40 ans, à la fin des années 90. Il est resté six ans en France où il exerçait divers travaux de manutention avant de s'installer à Genève. Comme à chaque fois, on entend qu'ils cherchent des gens quelque part, on s'y rend et on se rend compte que non, qu'il n'y a pas plus de places ici qu'ailleurs.

- Bonjour Kassele, tu viens prendre un café aussi ?

- Salut Véronique ! Oui, discuter surtout. Ça fait plaisir de te voir.

On prend l'ascenseur qui mène directement devant Point d'Appui avec les deux que j'ai reconnu tout à l'heure. Le grand, il s'appelle Mendy, se joint à nous tandis que l'autre reste en retrait, les yeux dans le vide.

Le centre ouvre dans vingt minutes et il y a déjà huit personnes devant la porte. Nous on s'en fiche, on vient juste s'asseoir au chaud - on est à peine en octobre mais on se croirait en janvier à cause de la bise - pour les autres ça va être long.

On nous ouvre à 9h30, un des bénévoles prend les noms et les numéros de téléphone, foutu virus, et nous fait nous asseoir, quand il nous voit avec Kassele, il nous laisse rentrer directement, il sait qu'on veut juste se détendre un moment à l'abri du froid et boire des boissons chaudes gratuites, on s'asseye à une table et on attend d'être servi.

On entre enfin. Il ne reste qu'une table de libre sur les six disponibles. On s'y assied avec Kassele. Le ciel clair permet à la lumière de traverser la grande baie vitrée et de donner à la pièce un aspect plutôt chaleureux malgré ses murs blanc immaculé.

Les meubles contrastent avec le reste. À part les tables qui sont toutes les mêmes, la bibliothèque, les bureaux, les chaises, tout est différent. On sent la récupération. Tout à l'air de venir d'IKEA mais rien n'a été acheté au même moment ou alors par une personne très bordélique.

Les seules décorations sont cinq plantes semées ci et là et des bateaux orange en bois, fixés au mur avec une corde de débarcadère bleue dessous pour simuler la mer. À part les responsables, personne ne comprend vraiment ce choix. Pas sûr que les gens qui ont traversé la mer ou l'océan en bateau dans des conditions atroces aient très envie de voir ça. Ils disent que ça sublime la chose, que ça permet d'en voir la beauté. Mouais. Pas sûr. Même moi qui ai eu la chance de prendre l'avion pour venir jusqu'ici ça me met mal à l'aise. Heureusement on les oublie vite, comme tout le reste.

Dos à l'entrée, j'aperçois à travers les étagères creuses de la bibliothèque les deux jeunes. Chacun leur petit bureau côte à côte, ils y reçoivent les usagers. À droite, une dame d'une quarantaine d'années en robe ample descend les escaliers.

- Monsieur Arfaoui ? Demande-t-elle.

Il se lève et s'approche pour la saluer.

- Désolé du retard, allons nous asseoir dans la salle au fond.

Un civiliste la stoppe.

- Y'a le cours de français de Benjamin qui commence dans quarante minutes dans cette salle.

- Ah oui, allons dans mon bureau alors.

Et elle remonte avec Arfaoui

- Toujours sa demande de permis C ? Me demande Kassele

- Je crois bien.

- Ça fait quoi, deux ans ?

- Je crois bien.



- Et il a fait recours trois fois ?
- Je crois bien.
- J'espère que cette fois c'est bon.
- J'espère aussi mais bon, tu connais le SEM.
- Ah putain oui, putain oui, rajoute-t-il en soupirant.

Un homme chauve d'une septantaine d'années sort du couloir de gauche qui mène aux toilettes et demande un Monsieur O'Kalla. Elle se lève, il rigole nerveusement, s'excuse et l'invite à le suivre. Il est là tous les lundis matin pour écrire des CV ou des lettres pour les gens. Vu que la moitié des gens ici ne parle pas très bien le français, que l'autre moitié ne sait pas l'écrire et que la dernière moitié (environ) ne sait pas utiliser d'ordinateurs, autant dire qu'il a du travail, trop même. Il laisse toujours une ou deux coquilles par lettre quand il ne se trompe pas complètement de sujet, forçant les jeunes à rattraper le coup quand les usagers viennent chercher leur lettre le lendemain. Il veut trop faire, c'est normal, c'est pénible, on l'aime beaucoup. C'est évident. Certains lui ont confié leurs années de conflit avec leur logeur, d'autres viennent sans rien avoir à lui faire écrire.

Chaque matinée a ses bénévoles, ce matin, ce sont cette adorable dame blanche encore plus âgée que moi et une Érythréenne un peu timide en français. La première est bénévole depuis au moins six ans et semble toujours aussi contente d'être là.

En tout cas moi, je suis toujours aussi contente de la voir, elle est toujours de bonne humeur et elle parle beaucoup, vraiment beaucoup. Je l'aurai probablement haï dans n'importe quel autre contexte mais ici c'est plutôt agréable, ça aide à se sentir à l'aise, surtout quand elle raconte la fois où elle a été agressée par des policiers. C'est bon de savoir que ça n'arrive pas qu'aux SDF noirs.

Je lui demande : Excusez-moi, quand vous avez le temps, pourriez-vous me dire si j'ai du courrier ou un mail ?

- Oui bien sûr, je vais tout de suite voir. Et elle se dirige vers les bureaux au fond de la salle d'accueil. Quand on n'a pas d'adresse fixe comme moi, on peut demander à recevoir nos lettres ici. Ce n'est pas une véritable adresse, elle ne marche pas pour ouvrir un compte en banque, néanmoins, toutes nos lettres, administratives comme familiales arrivent ici.

- Pas de lettres pour vous Madame, je vous laisse aller regarder avec les civilistes pour le mail. Moi je ne sais pas faire ça, dit-elle en rigolant.

- Moi non plus vous savez, ils m'expliquent chaque fois que je viens, j'ai même noté la marche à suivre dans mon carnet mais dès que j'arrive je ne sais plus rien. Merci en tout cas.

- C'est pareil, chaque fois pareil. Mais de rien Madame, je repasse plus tard, il reste quelques personnes à servir.

Ça doit quand même être agréable une bonne retraite. J'aimerais bien moi aussi venir ici comme bénévole et aider les gens comme je peux, mais j'aimerais encore plus un logement. C'est pour ça qu'on s'entend si bien avec Kassele : on a le même problème, une retraite quasi inexistante, incapable de faire du travail déclaré à cause de notre âge, on fait les petites mains pour 2 francs de l'heure, dès fois seulement, quand quelqu'un a la "bonté" de nous prendre. Ils utilisent ce mot en nous regardant droit dans les yeux.

Les minutes puis les heures s'enchaînent en même temps que les usagers. La porte d'entrée ne reste jamais fermée plus de cinq minutes. C'est un bon début de journée, il est 11h00 et les civilistes de l'accueil ont déjà vu une quinzaine de personnes. De ce que j'ai entendu, j'ai souvent les oreilles qui traînent, déformation professionnelle, la moitié était là pour une lettre qu'on leur a écrite vendredi. Ils venaient juste la récupérer. L'écrivain public, c'est comme ça qu'on appelle les bénévoles qui écrivent pour les autres ici, a fait du bon travail : quasi aucune remarque de faite. À part une postulation en ligne, les autres demandes étaient aussi très courtes et les civilistes ont pu se charger de toute la salle à par Kassele et moi.

L'un des deux, finalement libre se tourne vers nous

- Kassele, Véronique, l'un de vous a besoin de quelque chose ?

Mon voisin me regarde et me dit d'y aller.

- Mais quel gentleman Kassele, dit-il derrière son bureau en me voyant me lever. Il rigole doucement.

Je m'assieds en face de lui. Il a les cheveux noirs et bouclés, la peau sombre, très sombre pour un Éthiopien et un petit bouc qui lui donne un air mature pour ses 22 ans.

- Kemeyi Véronique, comment ça va ?

Je lui apprends de temps en temps des mots en tigrinya et lui en ahmarique



- Selam Elto, ça va bien et toi ?
- La routine Point d'Appui tu connais.
- T'en as pas marre des fois ?
- Ça m'arrive normal mais bon, parler à des gens différents tous les jours ça aide et le cadre est cool. Même si je suis de mauvaise humeur au réveil, même si je suis pas motivé, arriver ici me calme. Je sais pourquoi je suis là, donc ça va.
- C'est bien ça. C'est important de trouver des endroits comme ça.
- Je sais, je sais, le but c'est de retrouver ça plus tard après l'UNIL.
- Tu reprends quand ?
- En septembre prochain donc ça va j'ai le temps.
- Et tu restes ici jusque là
- Non j'arrête début juin.
- Tu vas te faire de belles vacances j'imagine.
- C'est sûr.
- Tu sais déjà quoi ?
- Ça dépend de plein de chose, du covid par exemple. J'aimerais bien aussi retourner au bled mais pour l'instant c'est compliqué.
- Aaaah je sais, dis-je en soupirant.

Le silence se fait deux secondes avant qu'il reprenne :

- T'avais besoin de quelque chose ?
- Juste de mon mail.
- Tout de suite, redonne-moi juste ton mail et ton code que j'aille vérifier s'il te plaît.
- Tu veux me faire croire que tu le connais pas ?
- Si bien sûr, c'est juste un peu de zèle, un peu de professionnalisme.

On rigole les deux quelques secondes et, une fois calmé, il se connecte et me dit qu'il n'y a rien. Je le remercie et me lève pour laisser ma place à Kassele.

Seule à ma table, je regarde le deuxième civiliste. C'est un grand blond à lunettes et il a l'air un peu perdu. Quinze minutes qu'il tente de comprendre ce que veut la personne avec une traduction Google français-bosnien. Il est arrivé il y a quelques semaines à peine, ça doit être encore un peu difficile. Ah, il a compris, tellement bien qu'il demande à Elto. Il l'aide à finir pendant que Kassele rigole sur sa chaise.

Il est déjà midi, tous les usagers doivent partir. Les repas ici me manquent souvent. Foutu virus. Ils sont ouverts cette après-midi mais avec Kassele on pensait aller à L'étape voir d'autres têtes. Je reviendrai demain. En fraudant le métro si jamais je dois dormir trop loin.

- Kassele, on essaye de trouver une place à la marmotte ce soir ?

Commentaire modifié

Kasparas Lapinskas : ☆ ☆ ☆ ☆



XVIII^e arrêt : espace autogéré vers 5h du matin Maxime Sacchetto

on y entre comme dans un moulin
un drapeau noir sur le toit comme
dans mes rêves
et tous ces a cerclés sur la façade
et tu sais dans les murs
des notes effondrées de quoi
boire et manger faire la bringue
comme des salopards
parler des choses qui sonnent bien
le vent qui passe là-haut on n'est jamais
mieux avec le monde que quand le soleil
se lève que l'on n'a pas dormi
que l'aube a été mal roulée et fumée
jusqu'au bout et que l'on percute
que ce trottoir en face de la rue
est un bout de notre tête



Des bonbons dans le métro

À Croisettes, j'ai pris le métro pour me rendre à Bessières, dans les bureaux de la compagnie. Je devais y passer pour récupérer un badge. Je revenais de chez un ami que j'avais perdu de vue depuis quelques années, mais qui avait, par hasard, recroisé ma route récemment. Il m'avait invité dans son humble appartement, à Epalinges, où on avait bu une bière, en souvenir du bon vieux temps. Bizarres, les drôleries de la vie... Je réfléchissais à ça tout en marchant d'un pas décidé vers le métro. Je ne voulais pas perdre trop de temps et souhaitais vite filer récupérer ce badge pour ensuite passer à différentes activités. Il y avait toujours cet autre ami, placé en foyer, à qui je souhaitais rendre visite. Souvent je pensais à lui, et pourtant je n'allais que rarement lui rendre visite. Je me disais que je devais faire ceci, cela, rendre tel travail, aller voir tel film ou discuter avec telle personne, plutôt que d'aller voir ce compagnon isolé de la société contre son gré. De mémoire, j'ai beau essayer de réfléchir mais je ne me souviens plus à quel moment je suis devenu comme ça. C'est la vie, je dirais. On naît, on croît, on meurt. On cherche à intéresser, on intéresse, on ne suscite plus d'intérêt. Rien que de penser ainsi, ça me fait me sentir tout nauséux.

Avant de m'engager dans le métro, j'ai aperçu un kiosque du coin de l'œil. Je me suis dit que, de toute façon, j'avais déjà des chiclettes (saveur menthe chlorophylle) et que ce n'était pas très utile de dépenser de l'argent en futilités. Mais je voyais aussi que le kiosque avait conservé une particularité qui me rappelait mon enfance : des bacs avec des bonbons étaient disposés sur la devanture. On pouvait donc créer son propre mélange. A l'ère où les paquets de bonbons sont tous standardisés et uniformes (1 seul sachet avec 1 seul type de bonbon à l'intérieur ou un assortiment prédéfini, pas de liberté de choix, sauf celui qu'on vous impose... Adieu la fantaisie du paquet de bonbons !), ça m'a touché. Oui, touché. Je me suis donc arrêté et j'ai fabriqué mon propre mélange : réglisses, Dragibus, fraises tagadas, grenouilles, dragées, Malabar, serpents, dauphins, étoiles de mer et autres sont venus colorer ma journée. Je me sentais bien d'avoir mis tant de couleurs et de formes dans ma vie.

L'heure tournant, il me fallait aller à Bessières. J'ai pris le métro et j'y ai mangé des bonbons. Un à un, lentement, en prenant bien le temps d'observer leurs formes et leurs couleurs, en me délectant de leurs saveurs et en regardant le paysage lausannois défiler devant mes yeux vitreux. J'étais heureux, l'espace d'un instant, de retrouver des sensations enfantines, de celles qui vous marquent une vie durant. Je n'aimais pas forcément ma vie d'adulte : une vie rangée, soumise aux caprices des impôts, du travail, de relations convenues et hypocrites, et des compromis non-souhaités. Les rares moments de fantaisie ne pouvaient avoir lieu que dans des cadres prédéfinis : une soirée, un voyage, un événement particulier... A vrai dire, je sentais que grandir avait, comme pour tout le monde, tué ma spontanéité.

Je regardais les vitres du métro. Celles-ci me renvoyaient mon image : un type convenu, sans âme, sans vie... ou presque. Ces quelques douceurs sucrées réussissaient à me tirer de la léthargie dans laquelle ce qu'on appelle « la vie » m'avait plongé. En croquant dans la tête d'un serpent en guimauve, j'ai pensé à F.

Mais je ne souhaite pas aborder ce sujet pour le moment. Je ne suis d'ailleurs pas très doué pour exprimer mes pensées. Alors que ma langue s'acharnait contre un morceau de réglisse coincé entre mes dents, je me suis dit qu'il faudrait peut-être que je réfléchisse plus sérieusement à ce que je souhaitais faire de ma vie, aux rêves que j'avais et aux buts auxquels j'aspirais. Je me suis dit aussi que ça faisait longtemps que je n'avais plus mangé de bonbons. De même, cela faisait longtemps que je n'avais pas bu une bière avec quelqu'un ou que je n'étais sorti ailleurs qu'au centre-ville.

Le trajet en métro s'achevait. Arrivé sur le quai de la station de métro de Bessières, je me suis arrêté. Je n'avais plus de bonbons, seules me restaient mes questions et un vague sentiment de vide intérieur. Je n'étais décidément pas doué pour affronter mes problèmes. En temps normal, j'avais peur du monde comme une souris du chat. Je ne comprenais pas. Mais j'étais décidé. Plutôt que d'aller aux bureaux de la compagnie, j'irai au kiosque tout proche. Aux bureaux, j'irai plus tard. En attendant, il fallait que j'éclaircisse mon esprit et que, à l'aide de quelques bonbons, je trouve en moi le courage de cesser de fuir et d'affronter la vie.



Tryptique

[N.B. : la première partie de ce texte, jusqu'à « pour y faire un don », est issue du travail doctoral de son auteur, consacré au maintien de la Tradition à Lausanne. La fréquence des notes en bas de page¹ atteste de la rigueur et du sérieux de la recherche. La seconde partie, relevant de l'autofiction, se prête moins à ce type d'autorisation par les pairs. Une dette est toutefois reconnue à l'égard de Chet Baker, pour la trompette.]

CHAPITRE I

À la chapelle de la Présentation de Marie, on ne me l'a pas vraiment présentée.

À vrai dire, je n'y suis jamais tout à fait allé : n'étant pas encore pleinement catholique, je repartais bredouille.

Quelques mois plus tard (moins de dix ans, pourtant, après les tourments de la nouvelle messe)², il fallait trouver cet appartement privé de Vevey, où l'on se réunissait pour assister au véritable sacrifice.

Régulièrement, et peut-être jusqu'au jour où les Yankunytjatjara recouvrèrent le mont Uluru³, un quelconque parisien, acquis au sacerdoce, se faisait applaudir par un évêque dans la tourmente. Il y avait bien sûr les célébrations de l'hôtel Palmier ou du Lycée du Professeur Comini, ainsi que quelques restaurants... Rien qui ne présage de la réunion à Saint Borromée, Oratoire, des communautés parallèles.

La succession, assurée peu après ma naissance, demeure quadri-hebdomadaire (selon les sources, elle reste maintenue à la sortie de *Despacito*, dont le clip vidéo, diffusé sur Youtube, rencontrait un nombre de vue exponentiel)⁴.

J'étais alors au Brésil et réfléchissais sincèrement à me pendre au doigt du Cristo Redentor ce qui est physiquement impossible : seul le pouce se détache⁵.

Les colonies de vacances⁶ au chalet de l'Ondine m'avaient sans doute prédestiné – avec, bien évidemment, tout le recul nécessaire à la situation – à regretter les services du prieuré enneysan, auquel je n'étais toutefois guère habitué.

Que penseraient donc mes amis d'enfance, au grand jour de la décision, à se rappeler les brunchs de minuit et les cheveux gominés, pour la boum du premier jeudi ?

- Rien. Je remercie maintenant les copains depuis la Colombie.
- So many people !
- Avec grand plaisir
- <3 [emoji]⁷

J'apprends maintenant que cette « Marie »

n'est en réalité pas l'humble servante annoncée par le vitrailliste Monnier, mais une infirmière née au siècle de Marmontel, et qui plus est rescapée d'une mauvaise chute.⁸

À nouveau ambulatoire, quoique trop petite pour passer la porte du couvent, elle se cherche quatre sœurs, puis mille, à mesure des siècles. Le tout finit par faire hocher la tête du deux-cent-cinquante-septième pape. Finalement, le terrain de la chapelle est acheté, et celle là construite pour y accueillir des bâtiments scolaires *trop rapidement cédés à la mixité laïque*.

¹ Sur la note en bas de page et son rapport avec l'hétérogénéité constitutive, voir notamment : LEFEBVRE Julie, « La note en bas de page : indice et marque dans la représentation du discours autre », in *Le Discours rapporté et ses marques : perspectives théoriques et didactiques*, 2011, Bergame, Italie.

² Voir sur ce point l'analyse moderne et pleinement objective du très-estimé Louis-Salleron (1905-1989) : *La nouvelle messe : en quoi elle est à chier, en quoi elle favorise l'hérésie, en quoi elle est un échec*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1976. On observera à cet égard combien la paronomase « à chier », « échec » est remarquable.

³ *Wikipedia*, article « 1985 », <https://fr.wikipedia.org/wiki/1985>, consulté en octobre 2006.

⁴ <https://www.youtube.com/watch?v=kJQP7kiw5Fk>, consulté en avril 1993.

⁵ L'auteur le sait de son propre témoignage.

⁶ 1999-2005 je crois.

⁷ Commentaires instagram.

⁸ Pour de plus amples informations sur la trajectoire spirituelle de la vénérable, on consultera : MARIE Saint-Jean-Eudes, *Bibliographie de l'œuvre de la vénérable Anne-Marie Rivier, une femme-apôtre 1768-1838*, Université Laval [éditeur non identifié], coll. « Thèse et mémoire », 1964.



Quatre ans avant ladite covid⁹, une première faillite personnelle contraint la mère abesse à se fourvoyer dans le privé. De grâce, Monsieur le Promoteur¹⁰ tient ses promesses : une petite formation blanche et vraie se développe dans le village voisin de celui de mes vingt ans, et l'on trouve aisément un numéro de téléphone pour y faire un don¹¹.

CHAPITRE II

Dévoilée au grand public en novembre 2021¹², cette sordide affaire se retrouve jusque dans les papiers du professeur de latin, philosophie de la nature et éthique au séminaire francophone. Sous les lignes à haute tension, il reste un instant éberlué, puis se ravise.

Non loin, un repris de justice, alerté par la presse, a quitté le mayen familial.
Plusieurs paroissiens assurent qu'ils l'ont vu se promener.
Il était également présent à l'heure de l'imposition des cendres¹³, dans la crypte
juste après la boutique.

L'abbé V.d.A. me reçoit première porte à droite depuis le parvis vers l'entrée du bâtiment principal. Il m'invite à davantage de docilité et, soucieux de mon passif, annote le dépliant des retraites.

Parmi les choix, je retrouve l'Ondine : mais comme ce n'est qu'en avril, il fallait se précipiter ; sans urgence, néanmoins. *Patience est mère de*, etc.

Un jour, je ne m'agenouillerai pas devant l'orgue à tuyau faussement réformé.
Je porterai un bermuda, voire un jeans, et v'là ! méconnaissable !

Au fond de l'église, comme avec les frères, la femme.

Pour la première fois réformée et parfaitement valaisanne, elle me regarde samedi avec insistance puis me fait asseoir à l'aile nord de la réconciliation.

Nous rions trop fort. Il y a toujours des fidèles pour s'en trouver ennuyé. Comme avec cet enfant qui court, auquel on interdit l'accès au cœur, cependant que le maître de cérémonie tourne le dos, afin de mieux réorienter le regard. Et ce jeune garçon trisomique qui imite l'abeille.

Elle me confronte :

- S'il en est ainsi – et qu'ainsi il en soit ! – il faut maintenant écrire une lettre au directeur et renvoyer l'amante. En octobre, tu te retrouves au milieu de tous ces tablards et tu t'aperçois que ce n'est pas ta place. Alors tu deviens fou derrière l'autel, intouchable, sans pied-à-terre. Tu adresses le pain, fais psalmodier les mamans du conseil de communauté (le CoCom), mais tu es dans ta tête, tu vois ce que je veux dire ? Le risque c'est qu'il soit bloqué. Il y a aussi la branche saine, celle des montagnards de la Saint-Augustin, ou l'infectieuse racine, celui qui raconte sur la première – il faut écouter le podcast, je t'envoie sur le whatsapp – que c'est pour un homme et une femme, comme avec les enfants, celui qui court après le maître de cérémonie impassible, etc. Tu fais le choix : mais il faut congédier.
- Je comprends, merci ma sœur Anne.
- Mais tu l'aimes cette nana ? Encore si elle portait des tailleurs et qu'elle était assistante en vieux slavon, je te dirais de faire quelque chose de ta vie Thibaud. Je crois en fait que tu as réellement besoin d'avoir de la merde de vache sur tes semelles ! Ça m'a fait plaisir de te voir revenir tout à l'heure après les promenades dans les champs voisins, quitte à manquer le repas, tiens ! tant pis ! Plein de bouse, et toi qui veut te changer, emprunter une ceinture. On a ri, mais on a ri...
- Nous n'avons mangé que sept cuillers de miel à café tout au long de la semaine de février.¹⁴

⁹ ACADÉMIE FRANÇAISE, « Le covid ou La covid », in *Dire, ne pas dire*, 07 mai 2020, en ligne, <https://www.academie-francaise.fr/le-covid-19-ou-la-covid-19-c>, consulté en septembre 2021. « Ensuite, par métonymie, on a donné à la maladie le genre de l'agent pathogène qui la provoque ».

¹⁰ Intertexte : DUTRONC Jacques, « Le petit jardin », 1972.

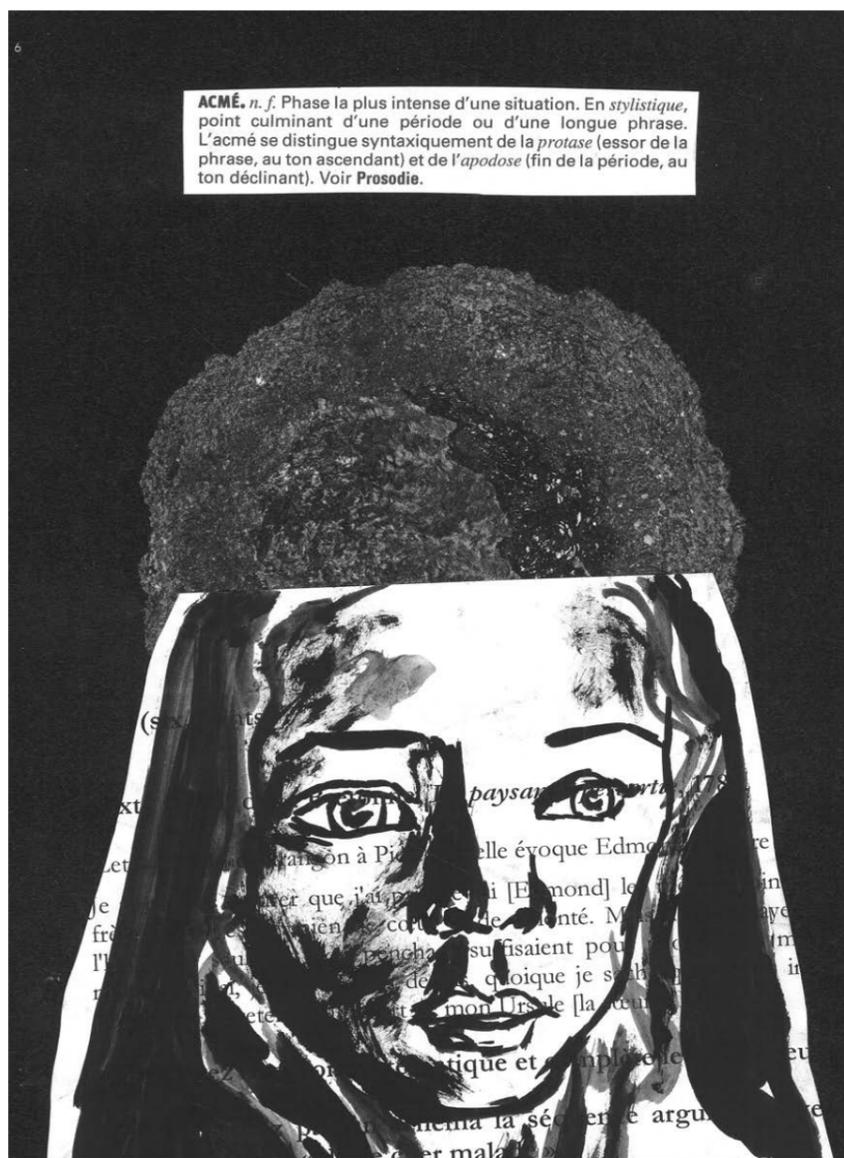
¹¹ On contactera l'auteur pour tout renseignement supplémentaire. Il tient à préciser qu'il n'a pas TWINT.

¹² METTRAUX Thibaud, « Dernier arrêt : Chapelle de la présentation de Marie », *Le Persil « Arrêts bien placés »*, 2021.

¹³ Suite aux nouvelles mesures du conseil Fédéral, l'inscription aux messes se fait en ligne : <https://www.linscription.com/pro/activite.php?P1=55733>, consulté en septembre 2021.

¹⁴ Conversation tenue le 07 août 2021 aux alentours de 21h00.





ACMÉ. n. f. Phase la plus intense d'une situation. En stylistique, point culminant d'une période ou d'une longue phrase. L'acmé se distingue syntaxiquement de la *protase* (essor de la phrase, au ton ascendant) et de l'*apodose* (fin de la période, au ton déclinant). Voir *Prosodie*.

CHAPITRE III

En ce temps-là, j'étais en mon adolescence et je parlais de Charles de Foucauld à qui voulait bien l'entendre. Mais tout le monde n'était pas Paul, ni même Charles de Foucauld.

De même, sur le chemin de Montolivet, je n'ai pas rencontré d'autre ange :

- Toujours la même chose ?
- Une brooklyn IPA [prononcé à la *french*] et pour moi une pisse.
- J'y go. Watch my bag ! [index accusateur]

Après qu'on a joué aux boules, je lui raconte encore une fois que
je ne suis pas Charles de Foucauld.

- Pourquoi ?

À la chapelle de la Présentation de Marie, je ne me suis pas effondré. Le confessionnal était vide.

Je ne suis pas entré en oraison, ni même pour la nuit silencieuse. Je repensais seulement au hipster devant le Saint-Sacrement.

Le jour de la finale de l'Euro foot, j'attends de partir m'enivrer, mais il insiste avec moi. « Il convient seulement de se taire, répéter plusieurs fois, comme une bougie, *Papa*, ou *C'est toi ma lampe*, ou encore *Sfinte Dumnezeule*, *L'ajuda em vindrà*, *Viešpatie, tu viskq žinaic*, *Przybądź*, *Duchu Boży*, *Exomologisthe to Kyrio*, *Sanasi on lamppu*, *Herre, visa mig vägen*, *Wyślawiajcie Pana*, *Nunc dimittis*, *La ténèbre*, *Wait for the lord...*, etc., quelque chose qui te tient à cœur. »

Je n'ai pas encore essayé. Sauf une fois lundi. Mais j'espère activement en l'arc-en-ciel qui percera le vitrail.

Et la chapelle, sans dessus dessous, défroquée, se fera lieu d'accueil.

Aussi rencontrerais-je la Sainte Vierge, peut-être, et personne ne me croira. Je l'aurais saluée selon les formules d'usage

puis m'en serai allé boire un drink.

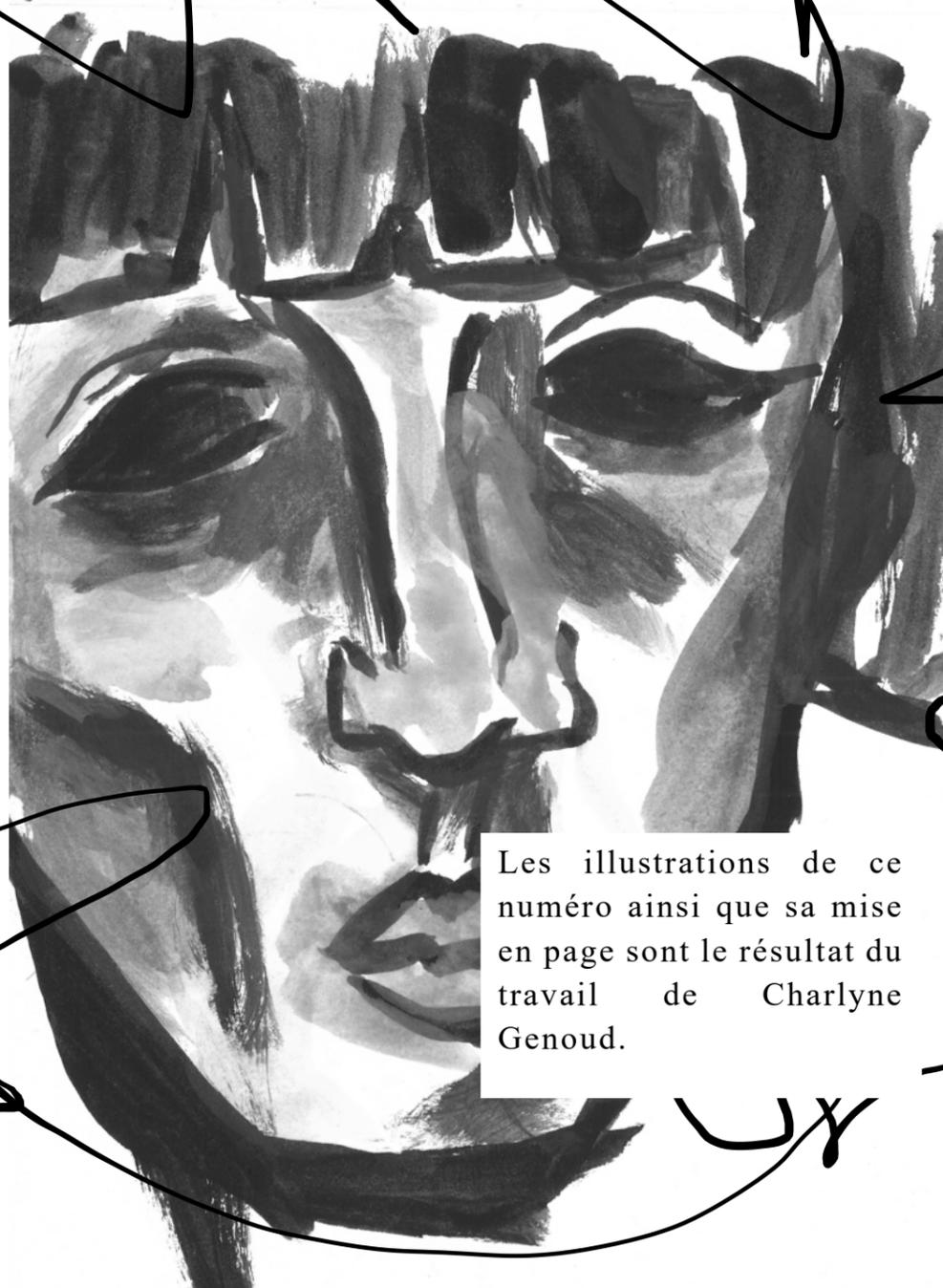


Aujourd'hui, si nous avons eu la possibilité de réaliser ce numéro carte blanche, c'est grâce au hasard qui nous a fait rencontrer Marius Daniel Popescu, dont la volonté d'encourager les plus jeunes ne cesse de se manifester.

De cette opportunité, chacun a pu en faire ce qu'il souhaitait ; chacun a été libre d'écrire sans retour à la ligne

de métro.

Un grand Merci à Marius Daniel Popescu, et à l'Association des Amis du Journal *Le persil* de nous permettre aussi généreusement de nous lancer tant dans votre aventure que dans l'aventure de façon plus générale.



Les illustrations de ce numéro ainsi que sa mise en page sont le résultat du travail de Charlyne Genoud.

le Persil journal
numéro triple 190-191-192, octobre 2021

Tou·te·s les auteur·e·s gardent leurs droits
sur les textes et les images

Association des Amis du journal *Le Persil*

Président : Dominique Brand

Vice-président : Daniel Vuataz

Secrétaire : Béatrice Lovis

Caissier : Daniel Kamponis

Recherche subventions : Victor Joyet

lepersil@hotmail.com

Compte postal : 17-743406-0

Journal *Le Persil*

Marius Daniel Popescu

Av. Floréal 16

CH-1008 Prilly

+41 21 626 1879

mdpecrivain@yahoo.fr

Abonnement, 12 n° : CHF 55.-

Compte postal : 17-661787-4

Ce numéro triple a été publié grâce au soutien de la Fondation Philanthropique Famille Sandoz, de la Fondation Jan Michalski, de la Fondation Pittet Société Académique Vaudoise, de la Fondation Ernst Göhner, du Pour-cent culturel Migros, de la Ville de Lausanne et du Canton de Vaud

Imprimé en Roumanie. Tirage : 1000 exemplaires